

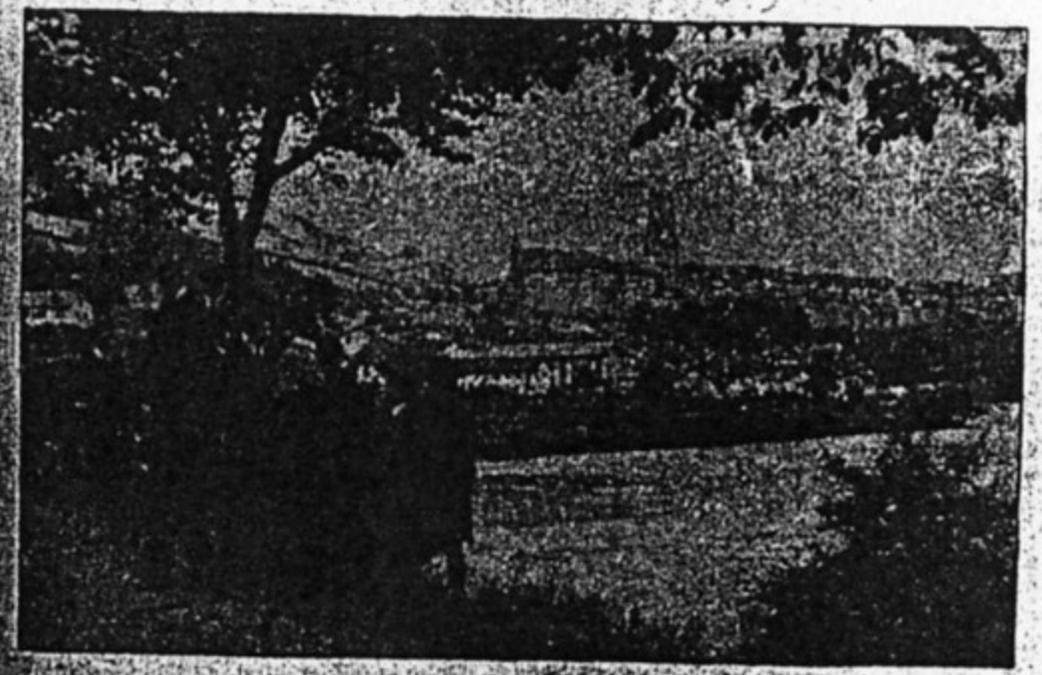


Villa St-Jean

Souvenirs



de l'Année 1919-1920



FRIBOURG, SUISSE

VILLA SAINT-JEAN



SOUVENIRS

DE

l'année scolaire 1919-1920



FRIBOURG, SUISSE

IMPRIMERIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL

—
1920

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

Nos deux évêques	3
M. François Kieffer	9
Au jour le jour	23
Don de l'Ambassade	38
Congrégations de la Très Sainte Vierge	41
Cercle d'Etudes sociales	55
Rapport sur les séances	65
Fête de sainte Jeanne d'Arc	71
Chronique sportive	74
« Rogate Dominum messis »	87
Les abords de la cage	97

DEUXIÈME PARTIE

Convocation à la Réunion des Anciens	105
Tableau d'Honneur de la Villa Saint-Jean	107
Hommage à ceux qui sont tombés glorieusement	110
Nécrologie	113
Nouvelles diverses	115
Liste des Anciens Elèves	118

TROISIÈME PARTIE

Palmarès de l'année 1918-1919

Prix de l'Association des Anciens Elèves	133
Prix Victor Dufour	133
Résultats des examens universitaires	134
Tableaux des Prix et Mentions	136
Avis	167



PREMIÈRE PARTIE

NOS DEUX ÉVÊQUES

La divine Providence s'est plu à éprouver notre diocèse par la mort, à peu d'années de distance et après un trop court épiscopat, de deux de ses chefs vénérés.

Mgr Bovet, sacré évêque en 1912, promettait une longue et féconde carrière. Hélas! en 1915 déjà le Seigneur le rappela à lui.

Son successeur, Mgr Placide Colliard, fit son entrée solennelle à Fribourg, au mois de janvier 1916 et déjà le 13 février dernier, un cortège funèbre accompagna à sa dernière demeure le bien-aimé Pasteur du diocèse. Son épiscopat aussi s'était annoncé riche en promesses, et la présence à ses funérailles, d'importantes personnalités suisses et étrangères a bien montré que Mgr Colliard, malgré la courte durée de sa carrière, avait acquis déjà bien des titres à l'attachement et à la reconnaissance de ses concitoyens et des étrangers. Et, en effet, à la suite des députés fribourgeois aux Chambres fédérales, à la suite des gouvernements cantonaux, on put remarquer, à la cérémonie funèbre, trois délégations d'ambassades de puissances étrangères, à Berne : une délégation de l'ambassade de France, la Légation de Belgique et la Légation de Grande-Bretagne.



C'est que la France, la Belgique et l'Angleterre devaient beaucoup à Mgr Colliard pour la sollicitude dont il entoura l'œuvre si largement humanitaire de la Mission catholique en faveur des prisonniers de guerre : que de familles renseignées et consolées par les services de cette œuvre ; que de prisonniers soutenus, encouragés et secourus dans leur dure captivité !

Sollicitude aussi pour assurer la visite d'un prêtre catholique et neutre aux camps d'internement des soldats alliés en Allemagne.

Sollicitude enfin, pour les Français, Belges et Anglais internés dans la Suisse romande : organisation de l'aumônerie et des services religieux — accès des internés aux Universités — hôpital militaire pour internés, etc., que de rayons de joie pure au milieu de ces années sombres et tristes, que de souvenirs bénis !

Comme son prédécesseur, Mgr Colliard avait bien voulu donner des preuves de son attachement sympathique et dévoué à la Villa St-Jean. Il voulut continuer la bienveillante tradition inaugurée par Mgr Bovet et venir lui-même conférer le sacrement de Confirmation à la chapelle même de la Villa St-Jean. C'est avec bonheur qu'on lui fit une réception à la salle des fêtes, avec *brio* qu'on chanta en son honneur une chanson sur la libre et belle Helvétie ; c'est avec entrain qu'on applaudit les paroles cordiales qu'il nous adressa, et c'est avec des applaudissements enthousiastes qu'on accueillit le jour de congé qu'il voulut bien nous accorder.

On se promettait pareille fête pour chaque année ; c'était peut-être là aussi la pensée et le désir de Sa Grandeur. Et cependant — tels sont les desseins impénétrables du bon Dieu — ce devait être la première et la dernière fois. La santé de Monseigneur s'altéra bien vite. A plusieurs reprises il était à toute extrémité. On espérait invinciblement. Que de prières aussi ne fit-on pas à travers le diocèse pour que le vénéré malade surmontât le mal qui le minait ; dans telle église, bénédiction du Saint Sacrement, tous les

jours, avec invocations ardentes, pleines de foi, semblables à celles qu'on fait aux pèlerinages à Lourdes, pendant la procession du Saint Sacrement sur l'Esplanade. Et de fait, seul un miracle eût pu sauver celui que tous les moyens humains étaient impuissants à arracher à la mort. Cette mort, le diocèse en apprit la triste nouvelle au matin du 10 février dernier. Bien que prévue depuis de longues semaines, elle ne laissa pas de causer la plus douloureuse surprise. On eût tant aimé continuer à posséder un évêque dont les talents, la science, la piété, la prudence et la bonté avaient été si hautement appréciés. Formation classique, science ecclésiastique, urbanité, douceur, Mgr Colliard possédait les dons qu'on aime voir briller dans la personne du successeur des Apôtres.

* * *

La vacance du siège épiscopal de Lausanne et Genève ne dura que trois mois. On est porté à croire que ferventes furent les prières des fidèles du diocèse en faveur d'un nouvel évêque selon le cœur de Dieu et pour le plus grand bien du diocèse. Universelle et sans mélange fut, dans tous les milieux, la joie produite par le télégramme de Rome, annonçant que le choix du Saint-Siège s'était porté sur M. l'abbé Marius Besson, Supérieur du Séminaire et professeur à l'Université : joie universelle, car M. l'abbé Besson était avantageusement connu, non seulement à Fribourg, mais aussi dans les autres parties du vaste territoire qu'embrasse sa juridiction : Genève, Lausanne, Neuchâtel. Lui-même est originaire du canton de Vaud et pour la première fois un Vaudois arrive à la dignité suprême du diocèse.

A Lausanne même, M. l'abbé Besson avait été curé de la nouvelle paroisse du St-Rédempteur ; là aussi, il avait donné des séries de conférences sur des sujets d'apologétique et d'histoire qui lui avaient valu, dans les milieux réformés même, une réputation exceptionnelle. On rendait

justice à la loyauté et à la force de son exposé, à la profondeur de son érudition et à la distinction de son esprit.

La joie publique de la nomination de M. l'abbé Besson



S. G. Mgr Marius Besson.

au siège épiscopal de Lausanne et Genève trouva une libre et magnifique expression le jour de son retour de Rome. Journée splendide que celle du 23 juin 1920, où Mgr Besson fit son entrée solennelle, presque triomphale, dans la ville de Fribourg. Jour de fête et d'allégresse ! Une

seule préoccupation semble tenir toutes les pensées : faire au nouveau Pasteur du diocèse une réception digne de sa grandeur : verdure et fleurs festonnant les maisons, affluence d'étrangers venant des grands centres ou bien de la campagne et portant alors le costume si pittoresque du canton d'origine — arrivée du train en gare saluée par vingt et un coups de canon et le carillon si riche et si varié des cloches de la ville. Et quel cortège ! Féérique était le coup d'œil sur l'avenue de la Gare, splendide le défilé groupant écoles, pensionnats, musiques, associations, sociétés civiles, corporations, Université, gouvernement, magistrature, armée et clergé, et enfin, Sa Grandeur Mgr Marius Besson s'avancant d'un pas lent et digne et donnant à droite et à gauche sa première bénédiction pontificale à une population attendrie — et qu'on y ajoute cet éclatant soleil d'été faisant flamber les nombreux drapeaux et bannières, mettant des feux aux respectables flamberges et aux uniformes bigarrés des Gardes Suisses, faisant ruisseler d'or chape, mitre et crosse de Monseigneur — qu'on y ajoute enfin, des aéroplanes survolant cette ville en fête !

A voir ainsi une ville entière, plusieurs cantons : peuple, clergé, gouvernement, dans un magnifique élan d'union et de vénération, faire pareil accueil à leur chef spirituel, au nouveau pasteur de leurs âmes : « Quelle belle chose pourtant, s'écrie-t-on, que l'union de l'Eglise et de l'Etat ! » et l'on fait des vœux pour voir s'établir au plus vite, dans notre cher pays de France, les relations de la République avec le Siège apostolique, et l'union, ou du moins l'entente franche et cordiale entre l'Eglise et l'Etat.

Comme aussi pareil spectacle reconforte l'âme catholique. Voilà donc cette Eglise qui, sans armes et sans pouvoir, garde un tel prestige, une telle puissance dans le monde ! Vraiment, sa forte hiérarchie est « la pierre » qui reste debout, inébranlable au milieu des flots en tumulte des institutions humaines, éphémères et branlantes. On est fier d'être catholique.

Aussi est-ce un devoir pour tous de rester fidèles à cette

Eglise catholique, à sa foi, à ses chefs. Mais combien ce devoir est facile quand ce chef est un homme orné des plus beaux dons de la nature et de la grâce, quand ce chef est un prêtre savant, éloquent, zélé, ardent au bien et pieux comme Mgr Marius Besson.

Devoir facile aussi et même bien doux pour la Villa St-Jean. Elle peut compter — nous en sommes sûrs — sur la bienveillante sympathie de notre nouvel évêque. Lui-même d'abord nous en a donné l'assurance ; et puis n'est-il pas un peu de chez nous ? par son pays d'origine si voisin de la France, par ses études littéraires faites au petit Séminaire de St-Jean à Lyon. De plus, comme évêque de Genève, il est le successeur de notre cher saint François de Sales, comme lui il veut répandre « l'Amour de Dieu », car comme lui, il se sent pressé de la « Charité du Christ », *Charitas Christi urget nos*.

Enfin les évêchés de Lausanne et de Genève (c'est M. l'abbé Besson lui-même qui l'a établi dans sa thèse de doctorat) se rattachent, par leurs origines, aux anciennes Eglises des Gaules, aux archevêchés de Besançon et de Lyon.

Aussi grande est notre confiance en notre nouvel Evêque, profonde notre vénération pour lui, sincères et ardents les vœux que nous formons pour sa personne et pour son œuvre.

Ad multos annos !



M. François KIEFFER

SOUVENIRS DU FONDATEUR

Les conséquences des événements considérables sont longues à se faire sentir. La Villa St-Jean s'est dépensée sans compter pendant la guerre, donnant ses professeurs et ses élèves avec une foi invincible dans le triomphe de la justice. La victoire devait exiger d'elle un dernier sacrifice, le plus inattendu, et, nous pouvons bien le dire, le plus grand de tous : le 29 juillet 1919, M. l'abbé Kieffer était nommé Directeur du futur « Institut épiscopal de Colmar ». Le fondateur de la Villa St-Jean allait donc, lui aussi, après nos armées, faire son entrée dans cette Alsace, rendue enfin à la patrie. Le rêve longtemps caressé devenait une réalité. Mais en cette fin de juillet, cette nouvelle produisit plutôt de la stupeur que de la joie, tant il paraissait impossible de séparer le fondateur de son œuvre.

* * *

C'est aux premiers jours d'octobre 1903, que M. Kieffer arriva pour la première fois à Fribourg, afin d'y prendre la direction de la Villa St-Jean.

Né le 4 octobre 1864, à Bossendorf, Bas-Rhin, il avait achevé ses études secondaires à Besançon, puis préparé sa licence ès lettres à Paris, au Collège Stanislas. Reçu docteur en Théologie, à Rome, en 1891, et ordonné prêtre, il pouvait désormais se livrer tout entier à sa mission d'éducateur.

Il débuta comme professeur d'une classe de grammaire. Il était précis et clair dans son enseignement, original dans ses exposés et piquant la curiosité de ses élèves. Mais bientôt la philosophie eut ses préférences et il l'enseigna, sans interruption, jusqu'à sa nomination comme directeur de l'Ecole Saint-Charles à Saint-Brieuc, en novembre 1901. Cet établissement, renommé pour ses classes secondaires, l'est plus encore par sa classe préparatoire à l'Ecole navale. M. François Kieffer se fit apprécier de ces jeunes gens, en même temps qu'il se familiarisait avec les traditions de ce collège, qui ne différaient point, d'ailleurs, de celles des autres maisons où il avait enseigné. En arrivant à Fribourg, il avait donc une expérience sérieuse, puisée dans la pratique et surtout dans des traditions déjà anciennes, œuvres d'éducateurs éprouvés.

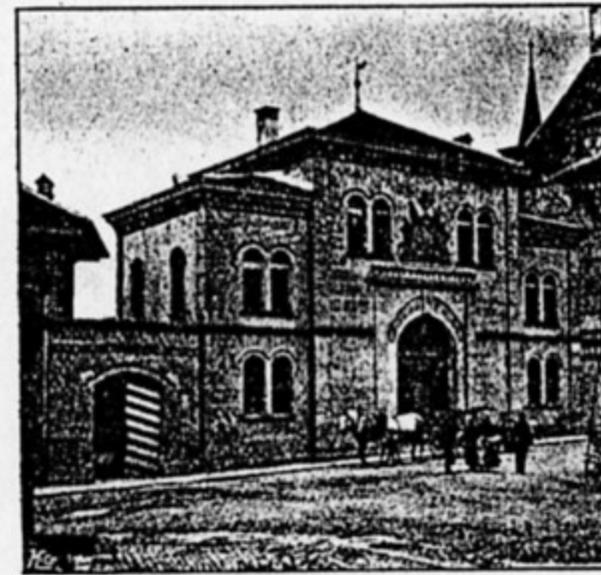
* * *

L'origine de la Villa St-Jean ne se perd pas encore dans la nuit des temps. Le moment n'est pas venu de retracer dans ses détails une histoire dont les courtes étapes sont présentes aux souvenirs des premiers ouvriers. Nous en rappellerons cependant les grandes lignes, inséparables de l'activité du Directeur.

C'est dans le mois d'avril 1903 que germa l'idée d'un Collège français à Fribourg. C'était, en réalité, la reprise d'une idée ancienne. La massive construction qui se dresse en face du pittoresque Collège Saint-Michel, rappelle à tous les visiteurs la fondation remontant à la première moitié du XIX^{me} siècle et qui devait abriter de belles générations de jeunes Français. Les premières démarches furent la suite d'entretiens avec des professeurs de l'Université de Fribourg et spécialement avec M. Jean Brunhes. Des idées nouvelles sur l'éducation avaient été mises en circulation par M. Demolins, dans son livre : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*. Les programmes de 1902 invitaient à entrer dans une nouvelle voie, surtout pour l'enseignement des langues.

La France sentait le besoin de vivifier les méthodes nationales par le contact avec l'étranger. Fribourg, aux confins de deux langues, ville d'Université, se prêtait admirablement à une expérience.

M. le conseiller d'Etat Python, Directeur de l'Instruction publique, approuva le projet avec sa grande largeur de vue et son sens génial du rôle de l'enseignement à tous ses degrés. Si la Villa St-Jean a pu se fonder et se développer, c'est à lui qu'elle le doit en premier lieu. Aussi est-elle heureuse et fière de faire figurer son portrait en tête du Livre d'or.



Le bâtiment des classes en 1903
à la rue de Morat.

Il voulut donner à la nouvelle institution un caractère officiel en lui ouvrant les portes du Collège St-Michel. Elle y a trouvé, de la part de Mgr Jaccoud et de ses collaborateurs, un accueil bienveillant et cordial, avec la plus grande liberté pour développer ses initiatives.

* * *

Il n'y a pas lieu de nommer ici les ouvriers de la première heure. C'est à eux pourtant que revient, avec le milieu unique dans lequel elle devait évoluer, la première orientation dans les idées nouvelles où elle s'est maintenue.

Un terrain fut acheté sur le plateau dit des Charmettes, dans un site idéal par son calme, le pittoresque de ses alentours et sa situation par rapport à Fribourg. Des constructions également idéales furent projetées¹ ; la réalisation fut modeste. Mais, du moins, on s'engageait résolument dans

¹ Les *Souvenirs* de 1908-1909 reproduisent l'un de ces chalets.

la voie des pavillons séparés groupant chacun une division ou des services distincts. Cette répartition devait avoir une influence capitale sur le développement de l'œuvre. En même temps, les grands traits de la Notice étaient arrêtés et Brunetière les appuyait de son autorité, dans une lettre qui a été reproduite en tête des diverses rééditions des Prospectus.

Hâtivement on se mit à l'œuvre. Architecte de profession et architectes improvisés rivalisèrent de zèle. On voulait y faire la rentrée en octobre 1903. Et les bâtiments s'élevaient, « poussant comme des champignons », rapporte un chroniqueur fribourgeois.

Pas assez vite pourtant. Il fut bientôt évident que la rentrée ne pourrait se faire au plateau de Pérolles. Et les dames de Saint-Paul, installées depuis peu dans leur magnifique Imprimerie, nous offrirent gracieusement leur immeuble de la rue de Morat.

* * *

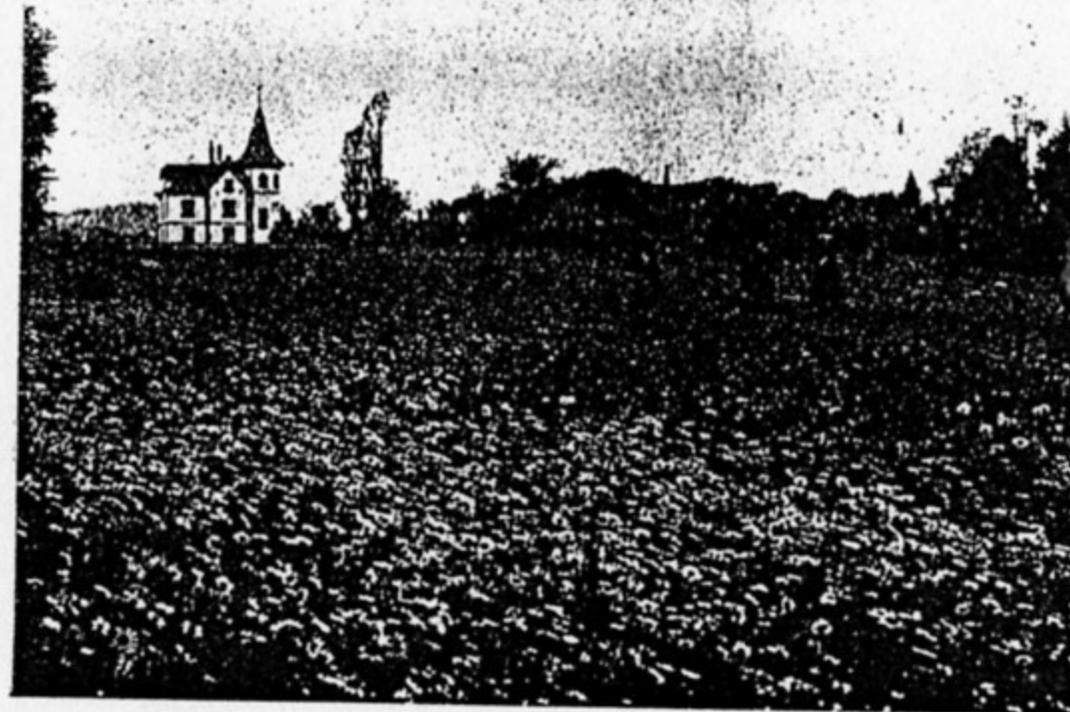
Tel était l'état de la Villa lorsqu'arriva le Directeur, en même temps que ses premiers élèves, tous également nouveaux dans cette ville de Fribourg, et animés d'un même entrain pour la fondation projetée.

Avant de recevoir la direction de la Villa, M. Kieffer n'avait certes pas été tenu à l'écart des vues de ses promoteurs. Mais à lui revenait la tâche de les réaliser, d'adapter les programmes, de créer l'esprit, d'assurer le recrutement et l'extension de l'œuvre. Préparé comme il l'était par de longues années d'enseignement et de direction, il n'y avait pas à craindre, de sa part, d'innovations téméraires. Son initiative devait garder à l'œuvre un caractère bien particulier, qui fait de la Villa St-Jean une Institution à part, ayant son esprit propre. Si cette œuvre a vécu, si elle s'est affermie de plus en plus forte chaque année, nous le devons à son chef, secondé par le dévouement inlassable de collaborateurs animés du même esprit.

M. Kieffer a raconté, de sa plume alerte, dans les *Sou-*

venirs de 1908-1909, les impressions du début, le pittoresque de l'installation au N° 259, les cours au Conservatoire de musique, les excursions dans les ravins du Grandfey.

Pendant ce temps, les pavillons s'édifiaient, et, à la fin de l'année scolaire 1904, tout le Collège Saint-Michel, musique



L'emplacement de la Villa en 1903.

en tête, venait les inaugurer par un goûter pris à la lisière du bois. Les élèves de Saint-Jean et leurs camarades de Saint-Michel affirmaient cette bonne fraternité qui s'est toujours maintenue.

* * *

C'est à la rentrée d'octobre 1904 que l'Ecole prit définitivement possession de son local. Bien des travaux restaient à terminer. On se logea comme on put. Le pavillon Bossuet abrita longtemps, en même temps que son sympathique groupe d'étudiants, des réfectoires et des salles d'études ;

la chapelle occupait la salle actuelle de gymnastique. Peu à peu, tout se tassa. *Gallia*, les *Ormes*, la *Sapinière* s'organisèrent chacun de leur côté, avec les nuances propres de leur règlement.

Le premier souci du Directeur, une fois son monde bien casé, fut la construction d'une chapelle, avec, au rez-de-chaussée, des réfectoires. Ce fut l'œuvre de M. Wulfleff, l'architecte de la future cathédrale de Dakar. L'ancienne chapelle devint alors la salle de fête et de gymnastique. De nouvelles constructions, restées en projet, devaient donner une salle de fête digne de l'Institution et de ses séances, un local mieux approprié à nos *Gallia*.

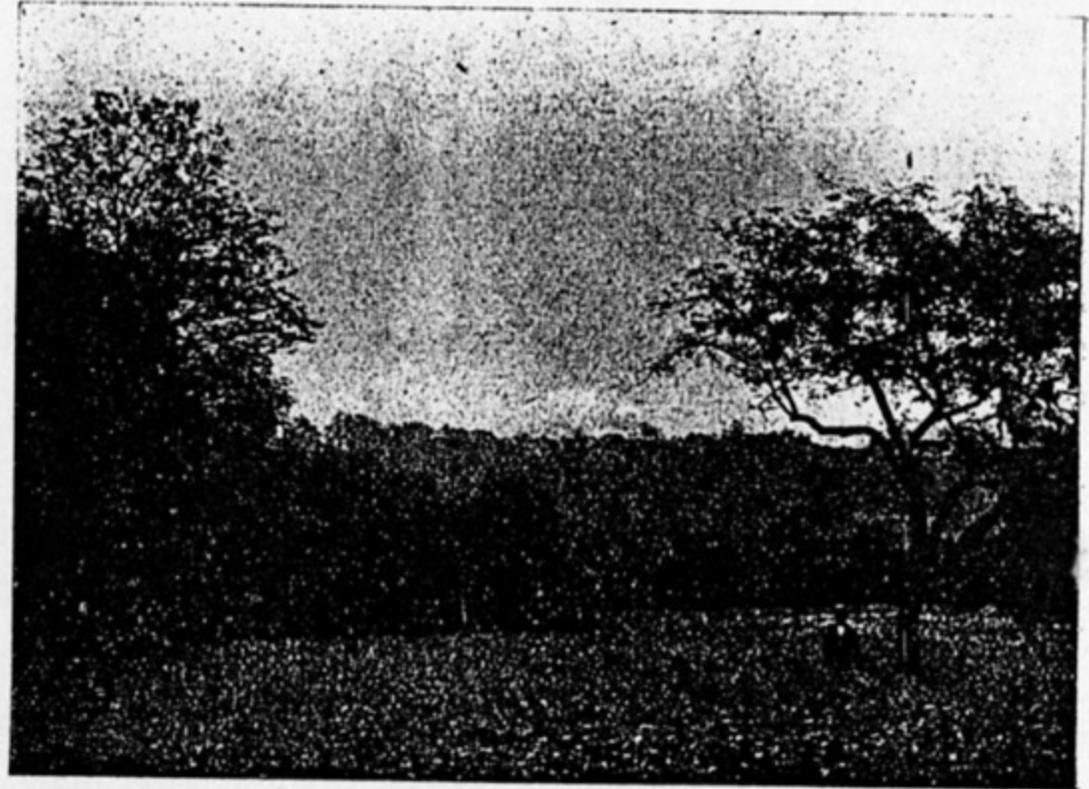
L'amélioration du cadre matériel a été le souci constant du fondateur. Le nom de *Villa* fut conservé au singulier, pour bien marquer son caractère de *Villa romaine* que voulait être l'Institution avec ses pavillons nombreux et illimités, formant ses dépendances. Avec le temps, une véranda gigantesque vint réunir les bâtiments. Chaque année, quelque transformation donnait à la demeure une physionomie nouvelle et rappelait que les institutions, comme les hommes, doivent constamment croître et s'embellir.

Restait à peupler le nid si bien préparé. Le bon renom de Fribourg et l'originalité de l'œuvre lui assurèrent d'excellentes recrues venues de tous les coins de la France. Bientôt, autour d'un solide noyau français, d'autres jeunes gens, attirés de toutes les parties du monde, demandèrent à s'adjoindre pour faire leur première éducation au contact cordial et entraînant du génie français. En 1920, la Villa ne comptait pas moins de dix-huit nationalités amies.

* * *

Le visiteur survenant à l'improviste aux heures de récréation, et jetant un coup d'œil sur l'ensemble séduisant de ses cours, de ses tennis, de ses bois, a pu croire que la Section française était une école de sports. Certes, le jeu a été mis en honneur, et il est plus qu'un simple passe-temps.

Mais l'éducation suppose d'abord une solide instruction. Les Anciens et les élèves présents ne me démentiront point si je déclare qu'à St-Jean on travaille autant que dans tout autre collège de France. Les paresseux, même les plus aimables, sont forcés de subir l'entraînement pour ne pas être rejetés par le mouvement même qui les emporte.



Le terrain des jeux en 1903.

Les programmes suivis sont ceux de l'Université au sein desquels M. F. Kieffer n'a jamais eu de peine à se mouvoir à l'aise, sachant y introduire les modifications opportunes que permet la liberté d'enseignement. Une bonne formation littéraire, couronnée par la philosophie, a toujours été en honneur. Au besoin, il réagissait contre une orientation trop exclusivement technique : la France a besoin de bons magistrats, de médecins croyants et d'hommes de lettres aux inspirations élevées. Pourtant les sciences n'ont jamais été négligées. Loin de là. Dès les débuts, les

laboratoires et les collections ont été organisés avec soin. Grâce à des collaborateurs de talent, les études théoriques et la pratique des laboratoires se sont maintenues à un niveau élevé.

C'est surtout du côté des langues que les innovations ont été des plus heureuses. Dans les débuts du moins, l'étude en était commencée dès les basses classes de huitième et septième, l'allemand étant la langue principale, l'anglais la langue secondaire. Les élèves furent groupés, dans les divers cours, d'après leur force plutôt que par classe. Les professeurs purent ainsi adapter leur enseignement au niveau respectif de chaque groupe. Simultanément s'introduisit l'usage de la conversation en langue vivante aux heures des repas ; chaque table étant présidée par un professeur ou un étudiant connaissant bien la langue. Aucune méthode n'opère par elle-même et ne parvient à supprimer l'effort. Cependant, des résultats remarquables ont été obtenus dans l'ensemble. M. Kieffer crut devoir, dans la suite, en réaction contre une formation trop rudimentaire, réduire les heures consacrées aux langues pour ne point nuire aux études générales.

* * *

L'instruction n'est qu'une faible ressource si elle n'est au service d'une volonté énergique. L'éducation de l'initiative et de la liberté, la formation de la conscience, le culte de la loyauté et de l'honneur, telles sont quelques-unes des fins que doit poursuivre la vie de collègue. Profitant de quelques expériences originales tentées avec succès dans des collèges aujourd'hui bien connus, les élèves furent groupés, suivant leurs études, dans trois pavillons, et, dans chacun d'eux, séparés en deux sections. On parvint ainsi à de petites unités, ayant leur autonomie propre, et pouvant être facilement dirigées.

Afin de maintenir l'étroite liaison entre la direction et l'instruction, les professeurs furent eux-mêmes, à l'exclusion de tous surveillants spéciaux, chargés de suivre les

élèves, de présider à leurs études, autant que possible aux devoirs mêmes qu'ils ont donnés. Ils se mêlent à eux dans leurs mouvements et contribuent par leur entrain et leur conversation au développement de cet esprit de famille, trait que le Directeur aimait, entre tous, à souligner chez ses enfants. Grâce à ce contact de tous les instants et à l'appel incessant à la conscience, à la loyauté et à l'honneur, une liberté que l'on jugeait jadis excessive, a pu être accordée pour le plus grand bien du développement des caractères et du sentiment du devoir.

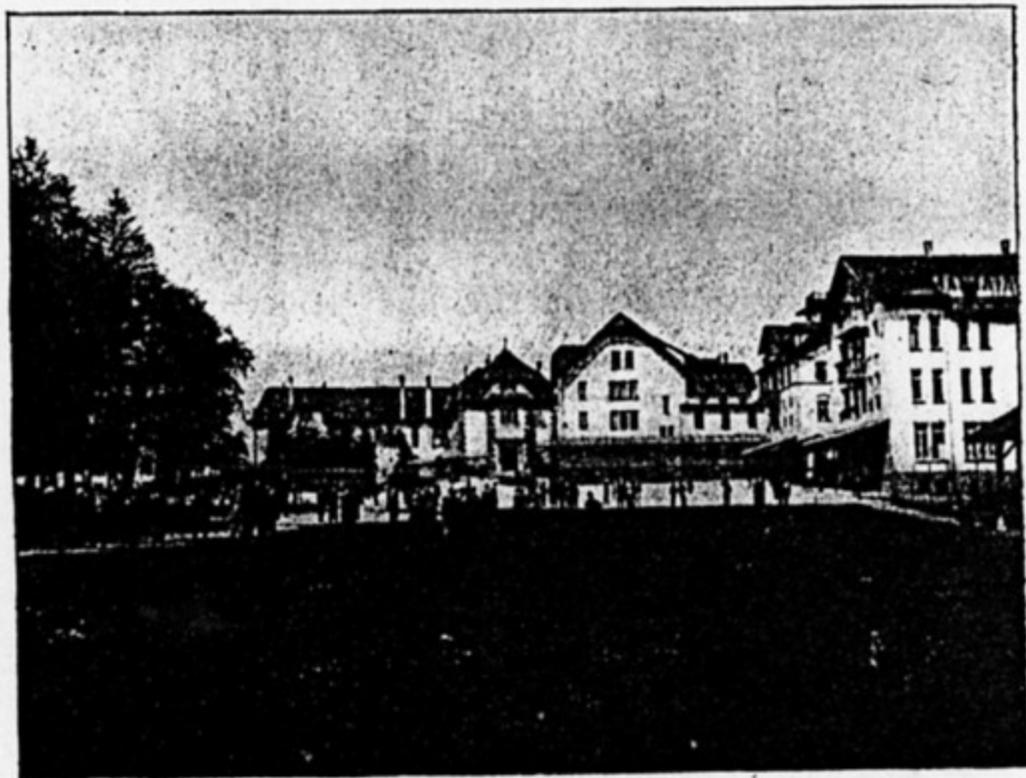
Dans les sports, l'action du Directeur et des Maîtres se borne au rôle de conseiller, de président d'honneur. Les élèves de chaque Section élisent eux-mêmes leurs capitaines et organisent les équipes.

Ces exercices à la Villa St-Jean ne prennent ni plus ni moins de place que les récréations habituelles dans les divers collèges. Mais la disposition du terrain, des goals, des tennis invite à profiter de tout loisir pour s'y consacrer. Dans la pensée du Directeur, il y avait plus et mieux qu'un simple délassement, que l'assouplissement des muscles et l'entretien d'une santé florissante. Le jeu soumis à des règles strictes est une école de discipline, d'initiative et d'endurance. Pour les capitaines, il est l'apprentissage, parfois douloureux, du commandement ; pour tous une obéissance librement consentie et un exercice constant de solidarité.

M. François Kieffer, non content de les encourager, y participait. Les anciens le voient encore arbitrant un match ou jouant sa partie au tennis. Aussi le terrain des jeux était l'objet de ses sollicitudes, où, du moins, soutenait-il toute initiative de ses collaborateurs. Peu à peu, le nombre des tennis augmenta ; les cours et la pelouse furent aménagées. Un vaste préau permit à la *Sapinière* d'organiser des jeux en plein hiver. Mais, à cette saison, ce sont d'autres sports, la luge, les patins, tous rendus faciles par les abords immédiats de la Villa, qui ont toutes les préférences.

* * *

L'œuvre principale du Directeur n'est cependant point dans ces créations qui se retrouvent, plus ou moins identiques, dans beaucoup de collèges. Elle est dans l'esprit dont son œuvre est animée. Cet esprit ne saurait être que



La Villa St-Jean en 1920.

le vrai christianisme. M. Kieffer s'est efforcé, durant toute sa carrière, de former des hommes pour les nécessités présentes, des hommes de devoir et des caractères énergiques, décidés à se dépenser *De toute leur âme* pour toute noble cause qui solliciterait leur concours.

Indépendamment du Directeur, cet esprit est communiqué par les maîtres qui partagent les mêmes idées. Deux œuvres surtout servirent à sa diffusion : les « Congrégations »,

organisées dans chaque pavillon, et le « Cercle d'Etudes sociales » chez les élèves des deux dernières années : deux écoles où se sont formés des jeunes gens d'élite.

Un esprit ne saurait se décrire, « on le vit ». Pourtant nous avons une bonne fortune. Ce que le Directeur a voulu faire, ce qu'il a réalisé, il nous l'a exposé lui-même dans son livre *L'autorité dans la famille et à l'école*¹, mise au point d'entretiens avec ses Professeurs.

Cet ouvrage, écrit pendant la guerre, a reçu dans la presse le meilleur accueil. On peut le regarder, dès maintenant, comme l'une des plus remarquables productions de la pédagogie française dans ces derniers temps. C'est le résumé de ses expériences à la Villa St-Jean et aussi l'expression de l'idéal qu'il s'est efforcé d'atteindre.

* * *

L'action de M. Kieffer ne pouvait se restreindre à la Villa. Au fur et à mesure que les générations le quittaient, un lien étroit continuait de les rattacher au Collège. Et, bientôt, le besoin créa l'organe : l'*Association amicale des anciens élèves de la Villa St-Jean*. Le 27 septembre 1910 avait lieu la première assemblée générale. Elle devait se renouveler, chaque année, jusqu'en 1913, montrant de plus en plus sa vitalité.

Dans un toast à ces mêmes Anciens, le Directeur retrace en quelques traits toute l'histoire de son œuvre à Fribourg : « Partant de cette idée que la Villa St-Jean est une chose vivante, et que ce qui vit évolue, il nous fait voir la très pittoresque, mais aussi très modeste installation de la rue de Morat remplacée par les gracieuses et confortables villas du plateau de Pérolles, les jeux simples du *tertre* cédant la place aux parties compliquées, presque savantes du *parc des sports*, l'organisation rudimentaire et pleine d'imprévu, améliorée et rendue sûre d'elle-même, grâce

¹ Beauchesne, Paris.

aux expériences profitables ; et, toujours sous les mêmes poussées de l'évolution, les études s'améliorant, les succès se multipliant, le bon esprit s'affermissant et enfin les jeunes d'autrefois devenant les Anciens d'aujourd'hui¹. »

* * *

Une grande et noble tâche attendait cette jeunesse. Lorsque, le 2 août 1914, un télégramme annonça la mobilisation générale, le même souffle qui souleva la France, réunit les Anciens de St-Jean, professeurs et élèves, dans cette armée de millions d'âmes dressées devant l'invasion et résolues d'en finir avec la menace du joug et le mépris du droit.

Dès qu'il fut évident que la lutte serait longue, des lettres circulaires du Directeur vinrent apporter à tous des paroles amies et faire connaître les listes des mobilisés, leurs citations, leurs hauts faits, les morts plus glorieux encore.

A Fribourg, grâce à l'énergie et à la confiance de son Chef, ainsi qu'à l'appui bienveillant de nos représentants, le Collège put se maintenir. En dépit des menaces d'invasion, des frontières fermées, ses amis lui restèrent fidèles. A Pontarlier, la censure fut bien souvent émerveillée du volumineux courrier de la Villa St-Jean, de l'entrain des élèves, de leur bonne humeur, de leur patriotisme et de tout ce qui se passait dans cette enclave française. On y trouvait raconté l'arrivée des internés, les poilus jeunes et vieux, prenant place sur les bancs du Collège et assistant aux leçons. Puis c'était la joie au retour de quelque professeur ; les prises d'armes dans la cour ; l'enthousiasme indescriptible à la réception du général Pau ou les voyages nocturnes pour saluer le passage des trains rapatriant nos vaillantes populations du Nord.

La guerre continuait son œuvre. Et, lentement, glorieuse-

¹ *Annuaire de l'Association*, 1911, p. 6.

ment s'allongeait la liste des actes d'héroïsme. Les récits simples et émouvants des *Souvenirs* les relataient sobrement, avec une émotion à peine contenue en des « Pages de gloire ».

* * *

Durant toute cette lutte, le Directeur s'était multiplié. La victoire, attendue avec confiance, vint à son heure, payée jusqu'au bout de glorieux sacrifices. Le *Te Deum*, le « grand pavois » aux jours historiques de l'armistice, de la paix, du 14 juillet 1919, le sentiment intense d'une ère nouvelle réunissant tous les cœurs dans un élan de reconnaissance, sont trop près de nous pour qu'il faille les rappeler plus longuement.

Nos armées entraient en Alsace, à Mulhouse, à Colmar, à Strasbourg. Il fallait réorganiser, reprendre les traditions françaises. Et qui donc était mieux désigné pour cette tâche que les enfants de l'Alsace formés pour la culture française ?

La ville de Colmar possédait, rue Rapp, un ancien collège dont le personnel s'était transporté en France après la guerre de 1870. Il s'agissait de lui rendre une nouvelle vie. Tel était le but de la nomination de M. Kieffer, annoncée le 28 juillet 1919. Et le jeudi 7 août, M. François Kieffer faisait ses adieux à la Villa non sans un gros serrement de cœur.

Le nouvel établissement reçut le nom d'*Institut épiscopal de Colmar*. Le séjour de M. Kieffer ne devait y être que de peu de durée. Vers la fin de décembre, il était appelé d'urgence à l'évêché de Strasbourg et au commencement de janvier 1920 Mgr Ruch le nommait « *Supérieur du Collège épiscopal de Strasbourg* », le Collège Saint-Etienne.

Le nouvel établissement qu'il a reçu le grand honneur de diriger, possède un corps professoral des plus distingués. M. Kieffer y a retrouvé des collaborateurs dévoués. Nous ne doutons point que, dans ce nouveau milieu, il ne réponde

à la confiance dont il est l'objet et que son œuvre de la Villa St-Jean justifie amplement.

Nous croyons savoir pourtant que son souvenir le reporte souvent vers Fribourg, vers les professeurs et les élèves qu'il y a laissés, et vers tous ses Anciens qui, sans doute, ne peuvent se le représenter en dehors de sa Villa. Mais, peut-être, le changement est-il moins profond qu'il ne semble. Car le Collège Saint-Etienne, par son organisation et son fonctionnement, ressemble de tout point, nous dit son nouveau Supérieur, au Collège Saint-Michel de Fribourg. Nous lui souhaitons de tout cœur de travailler avec succès à l'évolution, sur la terre d'Alsace, d'une œuvre encore plus grande et plus originale que la Villa St-Jean. J. C.



AU JOUR LE JOUR



Fribourg : l'Hôtel-de-Ville et la Cathédrale.

Quel plaisir peut-il y avoir à repasser les faits divers d'une année scolaire ? Encore, pendant les années de guerre, les événements extérieurs venaient-ils mettre un peu de vie parmi nous. Mais cette année a été vraiment terne ; pas de faits saillants : la vie chère empêche même de reprendre les excursions qui mettaient tant de charme dans la vie de la Villa St-Jean. Et les séances ont été réduites au mini-

imum. Décidément, la tâche du chroniqueur est particulièrement ingrate, cette année. Tout naturellement, je songe à ce phénomène psychologique connu, du temps qui paraît excessivement long pendant qu'il s'écoule, faute d'événements qui le remplissent et qui, une fois écoulé, apparaît vide, parce qu'il n'offre rien à quoi la mémoire

puisse se raccrocher ! Essayons pourtant de repasser l'année scolaire 1919-1920 et d'y glaner de quoi intéresser quelques lecteurs de bonne volonté !

La sortie (12 juillet 1919). — « Où sont les neiges d'antan ! » Il y a 15 ou 10 ans encore, la distribution des prix dans les collèges se trouvait placée après le 25 juillet, et beaucoup trouvaient que c'était bien tôt. Aujourd'hui, les élèves ne sont pas encore rentrés au Collège, que déjà, dans le train qui les y ramène, vous entendez des enfants escompter la date des prochaines vacances ! Ne serait-il pas temps de mettre un cran d'arrêt ? Je laisse aux parents... et non aux enfants, le soin de répondre, s'ils le jugent à propos !

Mais, cette année, comment résister aux instances qui arrivent de toutes parts ? Le 14 juillet doit voir les fêtes de la victoire, et peut-on songer à priver de jeunes Français de ce spectacle reconfortant ? Elle nous a tant coûté, cette victoire, que l'on peut bien se réjouir (sérieusement) aujourd'hui. La sortie sera-t-elle avancée ? Sur ce point, lutte courtoise entre M. le Directeur et M. Gariel, président de la Société française de Fribourg. Ce dernier voudrait bien faire toutes choses et fêter dignement la victoire, à Fribourg. Aussi, le concours de la Villa St-Jean lui paraît indispensable.

Finalement, les élèves ont gain de cause et l'on boucle ses malles. Le départ est joyeux, malgré la chaleur, et personne ne soupçonne les événements graves qui vont survenir à la Villa St-Jean, qui vont marquer un « tournant » de son histoire !

Les vacances. — Bout de dialogue surpris entre deux professeurs : « Ne trouvez-vous pas que M. le Directeur est triste depuis quelque temps ? Qu'est-ce qu'il a ? — En effet, il n'a pas son entrain ordinaire. Et, avez-vous remarqué avec quelle exactitude il est allé à la gare, au départ de tous les trains pris par les élèves ? Ce n'est pas son habitude. » Des bruits divers et plus ou moins fantai-

sistes circulent : l'Alsace... Colmar... Strasbourg... Paris..., etc. On se sent comme entouré de mystère. Oui, quelque chose se trame. On se sent mal à l'aise.

Et voilà qu'aux derniers de juillet, la nouvelle éclate. M. l'abbé Kieffer quitte St-Jean, pour aller prendre la direction d'un collège à Colmar, en Alsace. Il emmène même avec lui plusieurs professeurs. Cette nouvelle fut reçue avec un vrai effarement, tant il semblait impossible de détacher M. l'abbé Kieffer d'une œuvre qu'il avait fondée et dont il était l'âme.

Heureusement son successeur, M. l'abbé Joseph Coulon, est connu, non seulement des professeurs, mais encore des élèves, au moins des Anciens, car les générations de la guerre n'ont pu le connaître, il était aux tranchées !

En même temps que le départ de M. Kieffer, on nous annonçait celui du sous-directeur, M. l'abbé Charles Rauch, qui allait prendre la direction du collège libre de Belfort. Il est remplacé par M. l'abbé Beaumont qui ne fait, d'ailleurs, que reprendre son ancien poste et devient en même temps professeur de Première.

Ces événements ne sont pas sans occasionner quelques appréhensions pour l'avenir. Mais à Dieu va ! il faut remettre son espoir en la Providence. La nouvelle s'est répandue rapidement, un peu de tous les côtés, provoquant des regrets sincères, mais la confiance reste entière.

Rentrée, le 2 octobre. — Dans le train déjà, les élèves s'inquiètent de savoir quelles figures anciennes ils vont retrouver. La « Sapinière » est restée au grand complet ou à peu près. Aux « Ormes » déjà, il y a quelques bouleversements ; même plusieurs professeurs n'ont pu encore passer la frontière. « Gallia » n'est plus reconnaissable : M. Enderlé a suivi M. Kieffer à Colmar ; M. l'abbé Haumesser a rejoint M. l'abbé Rauch à Belfort. Mais il reste cependant le bon M. Decorzènt, toujours ardent dans sa classe de cinquième et dans sa « boutique » si bien achalandée. Sans plus s'attarder aux regrets, chacun se remet au travail.

Les examens d'octobre. — La session de juillet avait été fort brillante surtout pour les classes de Philosophie et de Mathématiques. Celle d'octobre vient parfaire ces magnifiques résultats qui soulignent la bonne volonté des élèves et le dévouement des professeurs. Voici ces résultats :

Classe de Philosophie : 14 présentés, 13 reçus, 3 mentions.
Classe de Mathématiques : 6 présentés, 6 reçus, 4 mentions.
Classe de Première : 26 présentés, 23 reçus, 7 mentions.
Total : 46 présentés, 42 reçus, 14 mentions.

Retraite. — Retardée d'abord par une épidémie de grippe qui sévit dans la maison comme l'an dernier, et, une seconde fois, par un deuil du prédicateur, elle est prêchée par un Père Capucin, grand ami de la Villa, le R. P. Alexis, de Sion (Valais). Sa parole simple va droit aux cœurs. Cette retraite laissera un souvenir durable chez plus d'un. D'ailleurs, ce qui importe dans une retraite, c'est moins le prédicateur plus ou moins éloquent, que la bonne volonté chez les retraitants et la grâce divine obtenue par une prière fervente.

Le 31 octobre, nous arrive M. l'abbé Jean-Baptiste Schmitt (Croix de guerre et médaille militaire), glorieux mutilé de la guerre, qu'il a faite dans les rangs des Sénégalais. C'est avec joie que nous le voyons reprendre sa place à la Villa.

Fête de la Toussaint. — Cette fête que suit la commémoration des morts, est chère à tous les cœurs chrétiens. Elle nous rappelle l'un des dogmes fondamentaux de notre sainte religion : la communion des saints. Aussi, la prière sort fervente du fond des cœurs. Cette fête est marquée par un événement important.

La Société française de Fribourg avait fixé au dimanche 2 novembre l'inauguration du monument érigé au cimetière St-Léonard à la mémoire des internés français morts en terre fribourgeoise en 1870-71, et des internés alliés décédés chez nous durant la grande guerre. Sur le terrain cédé par la commune de Fribourg

s'élève actuellement le monument français qui se trouvait à l'ancien cimetière.

Dans l'assistance nombreuse et recueillie, on remarquait : M. Romain Weck, syndic de la ville de Fribourg, le colonel de Reynold, le major de Buman.

M. le professeur Gariel précisa, en quelques mots, avec cette émotion et cette éloquence qu'il sait donner à ses paroles, la signification de la cérémonie et unit dans un même hommage de gratitude les aînés de 1870, et les héros de la dernière guerre qui les ont vengés.

M. le professeur Chérel, combattant de Verdun, souligne les leçons que renferme le culte des morts. M. Deprey glorifie ceux qui, dans la mêlée, sont tombés pour que la France vive.

Le R. P. de Munnynck rappelle en termes élevés pourquoi nous rendons le culte du religieux respect à toute tombe de chrétien. Il a un souvenir spécial pour les trois compatriotes belges qui dorment en terre fribourgeoise, voués au sacrifice, « pour que leurs frères puissent vivre dans la paix et la liberté ».

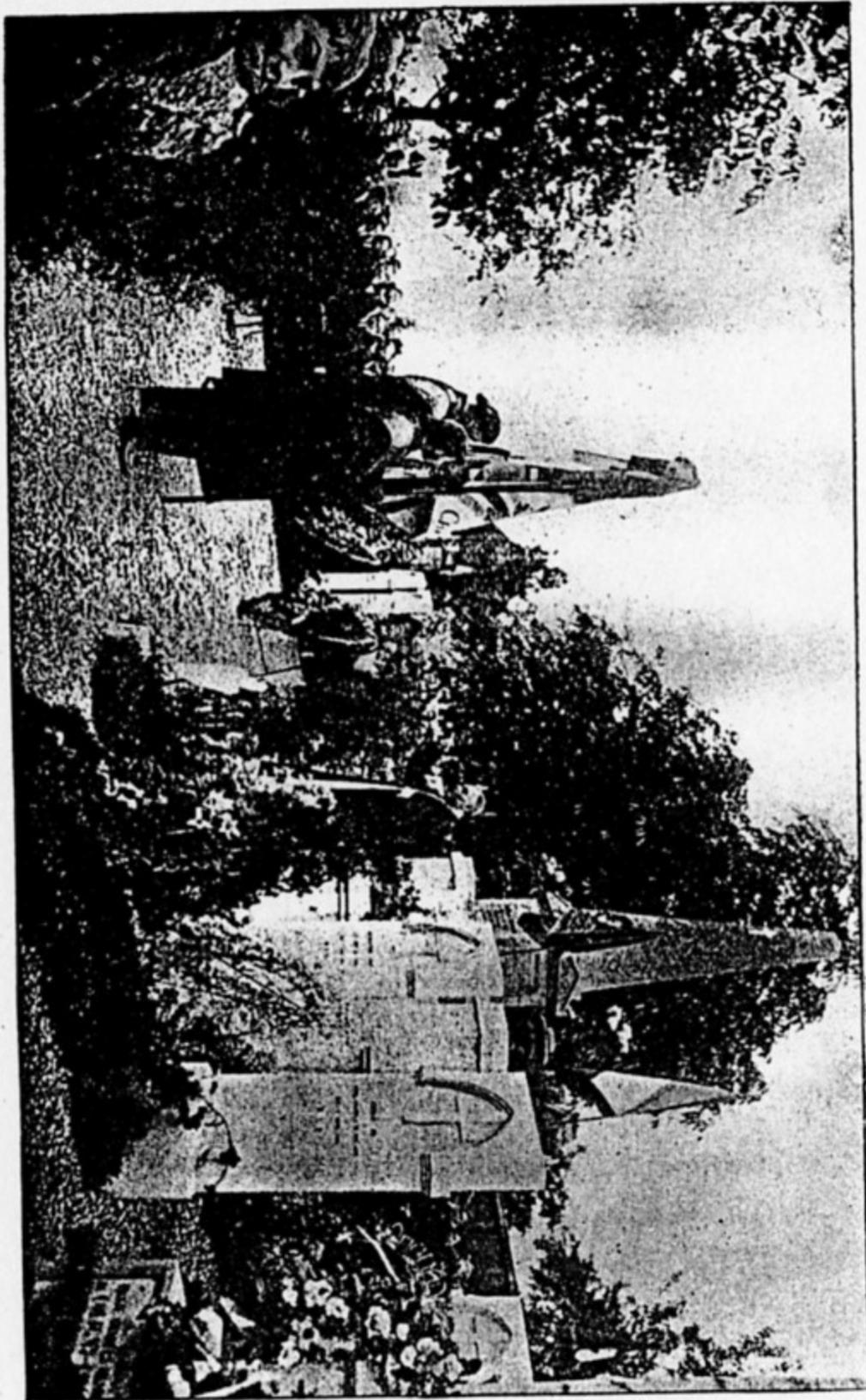
L'Angleterre trouve en M. Francis Benett un interprète éloquent, qui remercie la Suisse hospitalière « accueillant chaleureusement les soldats anglais au sortir d'une dure captivité ».

M. le major de Buman, dont on connaît l'admirable dévouement durant l'internement, clôture la série des discours et accepte, au nom de Fribourg, le dépôt sacré confié par la Société française.

Le R. P. Allo procède à la bénédiction du monument. L'assistance écoute, émue, le *De Profundis* qu'exécute le chœur des étudiants de la Villa St-Jean.

Mardi 4 novembre, un service funèbre solennel a été célébré à la collégiale de Saint-Nicolas pour le repos de l'âme des soldats français et alliés tombés pour la juste cause. (*Revue des familles.*)

Reconstitution des œuvres. — Une fois l'état sanitaire à peu près rétabli, il fallut songer à reconstituer les diverses œuvres de la maison, les congrégations et le cercle d'études sociales. On verra, par ailleurs, quelle fut l'activité de ces divers groupements dans les divisions respectives. Que l'on permette seulement au chroniqueur de faire remarquer une fois de plus que ces associations doivent viser à former des enfants et des jeunes gens d'élite. C'est là leur principale raison d'être. Il est bon, au début d'une nouvelle année,



Monument français au cimetière St-Léonard.

de rappeler ce principe qui doit inspirer le recrutement des membres.

Un baptême (7 décembre). — Chose plutôt rare dans un collège ! et cependant cela se voit. Le baptême d'un adulte est particulièrement émouvant, car il s'agit d'une démarche bien personnelle. Et comme les cérémonies de l'Eglise sont suggestives ! Tout parle à l'âme encore sous la domination du démon et que l'Eglise va délivrer en la purifiant de la faute originelle et de toutes ses fautes personnelles. Tout l'enseignement de la foi chrétienne se trouve donné en raccourci au cours des diverses cérémonies. Aussi est-ce un souvenir qui restera dans la mémoire de ceux qui en ont été les témoins !

Immaculée-Conception. — Fête toujours célébrée avec éclat à la Villa. Le chœur est suffisamment réorganisé pour nous donner une belle messe en musique. Le R. P. Allo, professeur à l'Université, nous montre les grandeurs de Marie, et comment nous pouvons prendre modèle sur Elle pour lutter contre les trois concupiscences.

A 11 heures 30, réunion des diverses congrégations, sous la présidence du R. P. Lebon, premier Assistant de la Société de Marie. Quelques belles poésies sur la Vierge nous sont données par MM. Bardet et Benoît-Gonin, de la congrégation de Seconde. Le président de la congrégation des Grands nous donne lecture d'un travail sur la congrégation de Bordeaux, du P. Chaminade, à laquelle les nôtres sont étroitement rattachées. Enfin, le R. P. Lebon, dans une langue harmonieuse et ardente nous redit ce que doit être un congréganiste, un chrétien d'élite, capable d'exercer une action efficace autour de lui.

Le soir devait avoir lieu une séance récréative fort intéressante, mais toutes sortes de contretemps vinrent se mettre à la traverse, la maladie de l'un ou l'autre acteur et finalement de M. l'abbé Beaumont, directeur de l'Académie. Si bien qu'il fallut se résigner à remettre la séance à plus tard.

Politique locale. — Etablie en terre fribourgeoise, depuis plus de 15 ans, la Villa St-Jean ne saurait être indifférente à tout ce qui montre la vitalité du canton de Fribourg. Aussi, est-ce de tout cœur que nous avons partagé la joie de nos hôtes, lors de l'élection de M. J. Musy, comme conseiller fédéral. Pour la première fois, depuis que Fribourg fait partie de la Confédération suisse, ce canton voit l'un de ses enfants appelé à exercer l'une des charges suprêmes du pays. La Villa prend part, le vendredi 12 décembre, à la réception de M. le conseiller Musy, élu de la veille au Conseil fédéral. La ville est pavoisée. Le cortège se forme près de chez nous, à l'avenue de Pérolles. A 3 heures apparaît dans le ciel clair l'avion du pilote Progin et à 3 heures 40 le cortège s'ébranle pour se rendre sur la place du Tilleul, devant l'Hôtel-de-Ville où plusieurs orateurs se font entendre.

Congé du Nouvel an. — Le premier trimestre se termine par les examens traditionnels. Après avoir présenté les vœux de bonne année à M. le Directeur, la plupart des élèves prennent la route du foyer familial où les attendent les douceurs de Noël et du jour de l'an. Comme « don de joyeux avènement » de M. le Directeur, les vacances sont prolongées jusqu'au 7 janvier !

Les moins privilégiés qui sont restés à la Villa ne s'ennuient pas non plus et organisent quelques soirées récréatives fort divertissantes.

Le deuxième trimestre, c'est, par excellence, le trimestre du travail ; malheureusement il est gêné par toutes sortes d'indispositions. Les professeurs semblent tenir à donner l'exemple. A la « Sapinière » seule, quatre professeurs sont immobilisés en même temps : ce qui n'allège pas la besogne de leurs collègues, mais le dévouement de tous permet de faire face à la situation.

Nous nous unissons à la joie de tous les Français en apprenant, le 17 janvier, l'élection de M. P. Deschanel, à la Présidence de la République française. Congé l'après-

midi, quitte à recommencer le 18 février, jour de son entrée en charge !

Mort de Mgr Colliard (10 février). — Ce trimestre est marqué par un deuil qui atteint durement la ville de Fribourg et tout le diocèse. Pour la seconde fois, en cinq ans, le diocèse de Lausanne et Genève se trouve privé de son premier Pasteur, enlevé dans la force de l'âge. Mgr Colliard est mort le mardi, 10 février, après une longue maladie, supportée chrétiennement. Au cours de ces longs mois, il a fait l'édification de tout son entourage. La Villa St-Jean accompagne sa dépouille mortelle qui doit être déposée à la Collégiale de Saint-Nicolas et s'unit aux prières de tous les fidèles. La Villa a perdu en lui un ami et un protecteur. *R. I. P.*

Quinquagésime (15 février). — La journée est marquée par l'adoration du Saint Sacrement. Les diverses congrégations et les classes se succèdent devant la sainte Hostie, pour tenir compagnie au divin Maître et s'unir à la prière de toute l'Eglise.

Loterie de bienfaisance (mardi-gras, 17 février). — Elle est organisée, comme chaque année, par le Cercle d'études sociales. Parmi les lots, on remarque, outre le tableau offert par M. Simon, deux pastels (*l'Ecce Homo* et *Mater dolorosa*), de notre jeune artiste Pierre Bendel. La loterie est entrecoupée d'une petite séance récréative. Les bénéfiques, qui sont importants, permettront de soulager bien des misères.

Messe de Requiem de Cherubini (dimanche, 7 mars). — Pour récompenser les chantres qui ont fourni, depuis le début de l'année, un effort considérable pour rehausser nos fêtes liturgiques, — ce en quoi ils ont parfaitement réussi — on les convie à l'audition de la messe de *Requiem* de Cherubini, donnée à la Collégiale Saint-Nicolas, à 17 h. Cette messe écrite, sur l'ordre de Louis XVIII, pour une

cérémonie funèbre à la mémoire du malheureux Louis XVI, et exécutée également à la mort de Méhul, est d'un effet puissant. Une impression de tristesse et d'abandon se maintient durant toute cette messe. A remarquer surtout le *Dies iræ* introduit par les trompettes du jugement dernier, qui est « d'un effet dramatique saisissant avec ses alternances de tourmente, d'effroi et de supplications, gémissantes et plaintives ». Ce fut une belle soirée pour les amateurs de musique religieuse.

Fête de saint Joseph (fête de M. le Directeur). — Le matin, à la grand'messe, le R. P. Barascud, de l'Oratoire, dégage les leçons à tirer de la vie de ce saint ; il établit un rapprochement entre son rôle et le nôtre : faire croître Notre-Seigneur Jésus-Christ en nous pour le donner aux autres. Puis, établissant un parallèle entre son époque et la nôtre, il nous montre, qu'au point de vue moral, il n'y a pas de différence sensible, car le progrès moral demande toujours un effort personnel.

A signaler, le matin, trois premières communions privées.

Le soir, séance récréative. On nous donne « Gringoire » de Th. de Banville et une comédie de Labiche : « Un monsieur qui prend la mouche ». (Cf. le rapport sur les séances.)

Le temps, qui s'était maintenu fort beau pendant les mois de janvier et février, se gâte. Le mois de mars nous ramène l'hiver : le 8 mars il neige toute la journée.

La clinique. — Cette année, bien que l'on ait peu lugué, le docteur Clément a beaucoup de travail avec les élèves de la Villa St-Jean. Y aurait-il une épidémie d'appendicites ? Toujours est-il que près d'une demi-douzaine d'élèves passent sur la table d'opération. Nous devons une belle chandelle à notre excellent ami, M. le docteur Clément et le séjour à la clinique est si agréable, grâce aux soins dévoués du docteur et des bonnes Sœurs !

Vacances de Pâques. — Le congé va du mardi 30 mars

au mercredi 14 avril. Et il y a des gens qui ne sont pas contents !

Au cours de ces vacances, nous avons eu la joie de posséder M. l'abbé Kieffer et M. l'abbé Rauch, pendant plusieurs jours. Ils nous ont fort intéressés en nous racontant leur nouvelle vie ; le premier à Strasbourg où il dirige, depuis janvier, le collège Saint-Etienne, le second à l'Institution Sainte-Marie de Belfort.

A la rentrée, nombreux nouveaux aux « Ormes » et à « Gallia ».

Règlement d'été. — Particulièrement apprécié des élèves, parce que l'on n'a pas, disait l'un d'eux, « la hantise d'une étude après la promenade, le dimanche et le jeudi ». Et la nécessité du travail !

Mgr Besson. — Le 5 mai, nous apprenons avec joie la nomination, par le Souverain Pontife, de M. l'abbé Besson, Supérieur du Grand Séminaire, au siège épiscopal de Lausanne et Genève.

Canonisation de Jeanne d'Arc (16 mai). — Nous nous réjouissons, avec tous les Français, des béatifications et canonisations des nouveaux saints de France, surtout de sainte Jeanne d'Arc. Le matin, panégyrique par M. l'abbé Griessinger, professeur d'histoire. Le soir, fête sportive : courses diverses dont on trouvera le détail dans un rapport spécial. Ce sont des philosophes qui sont champions ! Est-ce une réalisation du *mens sana in corpore sano* ?

En même temps que se font les courses, à côté de nous, dans le bois, les chrétiens sociaux romands fêtaient le 29^{me} anniversaire de l'encyclique de Léon XIII *Rerum novarum*, sur la condition des ouvriers. L'attention de plus d'un va ainsi d'un groupe à l'autre.

Ce jour-là également, un referendum du peuple suisse accepte l'entrée dans la « Société des nations », par 92,000 voix de majorité.

Première Communion (23 mai). — La Première Communion et la communion solennelle est célébrée le jour de la Pentecôte ; les exercices de la retraite préparatoire ont été donnés par M. l'abbé Muller, professeur de Septième à la Villa St-Jean.



Liste des Communiant.

Jean BENOIT-GONIN.

Gérard BURRUS.

Lucien DELAURIER.

Roger DELINGETTE.

Gaston DITTER.

Walther KOLLBRUNNER.

Emmanuel DE SAUGY.

Maurice MAZET.

Georges METZ.

René METZ.

Géraud DE NATTES.

Pierre DE ROCQUIGNY.

Jean SABRAN.

Jean ZEILLER.

Le soir de la Pentecôte et le lendemain, tournois de foot-ball. La fête est rehaussée par la présence de quelques Anciens.

Fête de sainte Jeanne d'Arc (29 mai). — La colonie française fête sainte Jeanne d'Arc à la Collégiale Saint-Nicolas. Le chœur de la Villa assure l'exécution des chants. Le

R. P. Comerson nous donne le panégyrique de la sainte de la patrie. (Cf. le rapport spécial.)

Retraite de fin d'études. — Aura-t-elle lieu cette année ? Impossible de se loger à Bonn. Vordermeggen qui a toutes les préférences, est cependant bien loin par ces temps de vie chère et surtout le prédicateur attendu ne donne pas de ses nouvelles ! Finalement la retraite se fera à la Villa même. Le Séminaire met sa chapelle à notre disposition et M. l'abbé Dagneaux veut bien se charger de la prêcher. Une retraite de fin d'études est toujours un événement dans la vie d'un jeune homme. Il se met en face de son avenir et de ses responsabilités, envisage le tout en chrétien et en sort décidé à orienter sa vie de façon à faire honneur à la forte éducation qu'il a reçue.

Mois du Sacré-Cœur. — Une innovation. Pour la première fois, une statue du Sacré-Cœur, fort belle, fait son apparition dans notre chapelle. Elle semble être tout naturellement à sa place ; elle parle aux yeux et trouve par là le chemin du cœur où elle contribue à entretenir la piété. La chapelle ne peut que gagner à être ornée de plusieurs statues. Celle de sainte Jeanne d'Arc qui a été promise, finira bien par arriver.

Procession de la Fête-Dieu (jeudi, 3 juin). — Elèves et professeurs prennent place dans le cortège. Cette année, l'absence d'uniforme n'a pas été un obstacle insurmontable. A Fribourg, cette procession est toujours impressionnante et fait l'édification de tous les étrangers qui ont le bonheur d'en être les spectateurs.

Clôture du Cercle d'études sociales (vendredi, 11 juin). — Elle a lieu sous la présidence de M. l'abbé André Savoy, inspecteur des écoles du canton de Fribourg et secrétaire du Comité romand des chrétiens-sociaux. Il nous donne un aperçu fort intéressant des œuvres sociales catholiques suisses et surtout romandes.

Consécration de Mgr Besson (dimanche, 13 juin). — Nous nous unissons aux prières de tout le diocèse, pour que Dieu bénisse le ministère de notre nouvel évêque, sacré, aujourd'hui, à Rome.

Réception de Mgr Besson (23 juin). — Sa Grandeur Mgr Besson fait son entrée solennelle dans la ville de Fribourg, où il a sa résidence. La journée est magnifique. Le canon tonne à son arrivée par le train de Berne ; deux avions évoluent dans le ciel au-dessus de la ville et de la gare et le cortège se déroule jusqu'à la Collégiale. Ce fut un spectacle presque religieux. C'est en ces circonstances qu'il est possible de se rendre compte des avantages que présente l'union étroite des deux pouvoirs civil et religieux.

Examens. — La dispersion commence tôt cette année. A Paris, certains élèves de section D passent déjà l'examen le 18 juin. Et la nouvelle donnée par quelqu'un que dans une série de 40 candidats, 9 seulement ont été reçus, jette un froid et quelques remords agitent, sans doute, certaines consciences d'élèves paresseux qui comptent toujours sur un « bachot de guerre ».

Conférence sur le Japon (25 juin). — Pour quelques jours seulement nous possédons des vues intéressantes sur le Japon. M. Stauss, en vieux japonais qu'il est, improvise une conférence pour les diverses congrégations réunies à l'amphithéâtre de physique. Malgré la chaleur excessive, tous s'intéressent à ce voyage d'imagination fait en Extrême-Orient et tous se convainquent qu'il reste beaucoup à faire pour amener ce peuple japonais si intéressant, à la civilisation chrétienne.

Réunion des jeunes Anciens. — Le même soir, réunion des partants au parloir, où l'on rappelle l'existence de l'association des Anciens élèves de la Villa. Puis on prend



Elèves sortants (1920).

le thé, ce qui permet la formation de petits groupes où la conversation animée s'oriente selon les préoccupations sérieuses du moment. C'est la fin de la vie de collège. Demain on sera livré à soi-même sans le secours de la vie commune et pour plus d'un cela ne va pas sans quelques regrets.

Distribution des médailles (16 juillet). — Les diplômes distribués pendant la guerre, font place à des médailles à l'effigie de sainte Jeanne d'Arc, accompagnées d'étoiles et de palmes selon les diverses nominations obtenues par les élèves. Espérons qu'elles seront goûtées. Et l'on part pour la douce France. Bonnes vacances !

Le Chroniqueur.





DON DE L'AMBASSADE

Au cours de l'année scolaire, la Villa St-Jean a été l'objet d'une distinction dont, à juste titre, elle peut se féliciter. L'ambassade de France à Berne, en effet, ayant reçu en dépôt deux forts volumes in-folio d'*Iconographie ancienne* pour en faire cadeau à un collègue français de la Suisse, a daigné honorer de sa préférence le Collège St-Jean de Fribourg. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir lui renouveler ici l'expression de notre plus vive gratitude pour ce geste de patriotique sympathie et de bienveillante estime.

« Quel plus beau spectacle que la réunion des images de ces hommes dont les noms et les vertus retentissent dans la postérité ! » C'est ce « beau spectacle » dont parle Polybe (livr. VI, c. 52) que l'auteur de l'*Iconographie ancienne*, *Ennius Quirinus Visconti* (1751-1818) a tenu à présenter au public en rédigeant ce magnifique ouvrage qui constituera dorénavant une des beautés et une des richesses de la grande bibliothèque de la Villa où les Anciens, nous n'en doutons pas, prendront plaisir à venir le parcourir.

Visconti a divisé l'iconographie ancienne en deux traités de notable dimension ; le premier consacré à l'iconographie grecque, le second à l'iconographie romaine.

Le traité d'iconographie grecque imprimé chez Didot l'Aîné, à Paris, en 1811 et dédié « à Sa Majesté l'Empereur et Roi » comporte un ensemble de 57 planches où figurent les portraits, les camées, les médaillons authentiques des hommes illustres de la Grèce et du monde grec : poètes, législateurs, sages, hommes d'Etat et de guerre, philosophes

(sectes italique, éléatique, ionienne, académiciens, péripatéticiens, cyniques, stoïciens, épicuriens, mégariens), historiens, orateurs, rhéteurs, grammairiens, médecins, physiciens, botanistes, femmes célèbres et, pour terminer, la longue série des rois connus du monde hellénique : Sicile, Macédoine, Epire, Sparte, Thrace, Illyrie, Pont, Bosphore cimmérien, Bithynie et autres parties de l'Asie Mineure ou de l'Afrique du Nord.

A la suite de ces planches, Visconti nous en fournit un texte explicatif qui constitue une véritable histoire de l'antiquité grecque et qui est précédé lui-même d'un discours préliminaire dans lequel l'auteur nous expose sa méthode de travail ainsi que les travaux antérieurs effectués dans ce domaine. Dans une première partie de ces développements historiques et artistiques, Visconti commente les portraits des hommes illustres dans les lettres, les sciences et l'art administratif et militaire, tandis qu'il réserve la deuxième partie plus spécialement aux rois des différentes régions de l'antiquité grecque.

En 1817, Visconti publia son deuxième traité, celui de l'iconographie romaine, dédié à Louis XVIII *servatori civium* et comportant un ensemble de 64 planches où se trouvent reproduits les portraits, soit des hommes célèbres dans les lettres, l'administration ou la guerre dont les périodes royale et républicaine peuvent se prévaloir à juste titre, soit des empereurs, Césars et de leurs familles. Malheureusement, l'auteur n'arriva à publier que le commentaire de la première partie de l'iconographie romaine, c'est-à-dire des grands hommes de Rome-Royaume et de Rome-République. Toutefois, après la mort de Visconti (1818), le chevalier A. Mongez, membre lui aussi de l'Institut, devait reprendre le précieux travail de son prédécesseur et de 1824 à 1826, il fit paraître trois nouveaux tomes de commentaire de la deuxième partie, non encore expliquée par Visconti, et ayant trait surtout aux empereurs : le premier de ces tomes (chap. 1 à 3) comprend la période de César aux Flaviens ; le deuxième (chap. 4 à 12) s'étend

de Nerva à la deuxième moitié du III^{me} siècle et enfin le troisième (chap. 13 à 21) poursuit le texte explicatif depuis cette époque jusqu'aux descendants de Constantin le Grand.

Telles sont les grandes divisions de ce remarquable travail. Ce qui en fait la valeur, c'est incontestablement le fond même de cette savante étude qui, après cent ans et plus, conserve encore toute sa vivante actualité, due surtout à ce fait que Visconti n'a reproduit que des portraits authentiques et qu'il a su accompagner chaque portrait d'une notice historique tirée des auteurs anciens ou des monuments que l'artiste a examinés et expliqués avec un sens critique des plus avisés. Mais on aurait tort de passer sous silence un autre mérite de cet important ouvrage, je veux dire la netteté de la forme, la clarté du style, la pureté de l'impression et le soin tout particulier pris par l'auteur ou les auteurs à mettre le texte en corrélation étroite avec les portraits correspondants, par l'indication marginale non seulement des planches à consulter, mais encore des différents numéros de ces planches, ce qui donne à l'ouvrage tout entier une valeur pratique de premier ordre.

Nul doute que cette œuvre grandiose et savante ne fournisse un appoint précieux aux professeurs d'histoire ancienne de la Villa, en leur permettant d'illustrer leur enseignement parfois un peu sec et austère comme tout ce qui sent le passé. Puisse aussi la lecture et l'étude de cette merveille d'art contribuer à accentuer la culture hellénique et latine parmi les élèves de notre chère Villa et jeter de la sorte les bases solides d'une vraie et ample culture française !

X.



CONGRÉGATIONS

DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

~~~~~

**Congrégation de la Sapinière.** — Lorsque, par un beau jour d'été, nous avons gravi jusqu'au faite les flancs escarpés d'une montagne, nous aimons à nous retourner et contempler ainsi, d'un seul coup d'œil, l'espace que nous venons de franchir. De même, lorsque nous touchons au terme d'une année scolaire, nous nous plaisons à revoir quels ont été nos efforts de chaque jour et à parcourir la liste de nos succès, péniblement gagnés. La congrégation, elle aussi, éprouve ce besoin de jeter un regard en arrière, mais elle apporte dans cet acte tout le sérieux désirable que l'on ne trouve pas toujours ailleurs. Elle pense, en effet, que cette revision des faits saillants de trois trimestres sera, pour les congréganistes, une occasion de se rendre compte s'ils n'ont pas failli aux résolutions prises et un moyen de vérifier si les résultats obtenus sont satisfaisants. Dans le compte rendu annuel de la congrégation, il ne faut point voir une simple liste de faits, il faut savoir l'interpréter de façon à y reconnaître les différents stades de notre développement religieux. C'est afin de persévérer dans le chemin où nous nous sommes engagés, qu'ils nous sont rappelés ces instants, compris entre octobre et juillet, où nous avons été meilleurs. Pour cette année-ci, d'octobre

à juillet, c'est peut-être beaucoup dire, car, par suite de certaines circonstances extérieures, tout accidentelles, la congrégation de la « Sapinière » ne put se reconstituer que dans les premiers jours de novembre. Ce n'est, en effet, qu'après le retour des « septembristes » que les anciens congréganistes tinrent leur première réunion, dans le but d'élire un Comité et d'accepter comme membres les élèves qui en auraient fait la demande. Les admissions faites, notre congrégation comptait un nombre respectable d'adhérents, si bien que le cabinet de M. le Directeur, déjà exigü pour nos prédécesseurs, devint franchement trop petit pour nous. Il aurait fallu changer le local, et se réunir au parloir, à l'exemple du Cercle d'Etudes sociales ; mais, outre que c'eût été rompre avec une tradition, ce déménagement eût fait disparaître de nos réunions cette pénétrante intimité qui y régnait, alors qu'elles se tenaient dans le bureau de M. le Directeur. C'est, à la seule fin d'éviter ces troubles, que l'on opéra une scission parmi les membres de la congrégation : les élèves de Seconde formeraient une section qui aurait ses réunions à la chapelle, alors que le groupe formé des élèves de philosophie, mathématiques et Première se réunirait chez M. le Directeur. Après quoi, la congrégation reprit sa marche en avant, assistée d'un bureau ainsi constitué :

Président : M. Michel DARD.

Secrétaire : M. Marcel MIRONNEAU.

Trésorier : M. Paul BALAY.

Assistant : M. Jehan DUFOUR.

Afin de bien montrer que la congrégation de la « Sapinière » n'était pas moins homogène après la division indiquée ci-dessus, il fut décidé que notre première réunion régulière aurait lieu au parloir et comprendrait tous les congréganistes du pavillon des grands. La question du « Directeur de conscience » y fut longuement développée par M. l'abbé Guilluy. Après cette première séance, nous commençâmes nos exercices et nous eûmes régulièrement nos réunions soit dans le bureau de M. le Directeur, soit à la chapelle.

Nous eûmes ainsi toute une série de conférences de quinze jours en quinze jours et dont voici la liste :

« Des Associations et de leur rôle », par M. Paul Chartron.

« Le choix d'une vocation », par M. Georges Vincent.

« Sur Charles Péguy », par M. Michel Dard.

« De l'amitié », par M. Antoine Orcel.

« Les lectures », par M. Marcel Mironneau.

« De la formation du caractère », par M. Jean Cherrey.

Nos conférenciers surent nous intéresser vivement et faire naître en nous les germes d'une vie meilleure. Qui donc d'entre nous n'a pas été saisi par l'une ou l'autre des idées émises durant ces causeries et n'a essayé d'y conformer sa vie ? Et cela d'autant plus que l'on a montré le souci de se limiter au sujet strictement religieux, bien que parfois la question traitée aurait pu se prêter à une discussion dans le domaine social. Ces conférences étaient réellement l'aliment qu'il nous fallait. Nous étions destinés à nous élever toujours, notre devoir était d'aller toujours de l'avant, et nous avons besoin de force afin de ne pas succomber en route. Nous avons trouvé dans ces réunions chez M. le Directeur les conseils et les encouragements dont nous avons besoin, et, par suite, l'énergie et la volonté destinées à nous soutenir dans ce progrès constant que nous devons fournir.

Parfois, quand, pour une raison sérieuse, aucun conférencier n'était prêt à parler, M. le Directeur prenait lui-même la parole et c'est ainsi qu'il en vint à nous causer de la revue *Frères d'Armes*, des diverses congrégations existantes, etc...

Alternativement avec les conférences, nous avons nos exercices de piété, tous les quinze jours, à la chapelle du Séminaire. Après la récitation de l'office de la Vierge, M. le Directeur nous y entretenait simplement des choses les plus grandes et les plus nobles. C'est dans le silence de cette salle, troublé à peine par nos respirations contenues, que nous fut révélé le double devoir d'un congréganiste. Nous y avons appris qu'il fallait nous conduire en apôtres.

tant par la parole et même l'écrit, que par l'exemple, et cela non seulement durant les années de collège, mais encore et surtout durant notre vie de demain.

Puis, M. le Directeur insista sur le perfectionnement que chacun d'entre nous devait apporter à sa vie religieuse, perfectionnement vers lequel nous devons tendre de toutes nos forces. Ne sommes-nous donc pas l'élite d'un groupement ? Pourquoi alors se contenter d'un strict minimum ? Pourquoi voleter dans un ciel bas au lieu de planer, ou d'essayer tout au moins de planer dans des hauteurs difficiles à atteindre, mais accessibles tout de même ? Pourquoi, dans cette ascension que l'on doit poursuivre, se laisser arrêter par une indifférence, fille de la mollesse et d'un effroi excessif de l'effort, alors qu'il serait si beau de se rapprocher de jour en jour de la perfection et si consolant de voir qu'on arrive peu à peu au but visé. Non, il n'est pas admissible qu'un congréganiste ne soit pas pénétré d'une sainte ardeur qui le pousse à s'améliorer, que dis-je, il n'est pas raisonnablement possible qu'un vrai congréganiste ne s'occupe pas du développement de sa vie religieuse. Je sais bien que des distractions de toutes sortes se trouvent parsemées sur notre chemin, qu'il arrive parfois que nos affaires terrestres prennent le dessus chez nous, mais cela ne devrait pas être. Il est au-dessus de nos intérêts matériels quelque chose de plus grand et pour l'épanouissement duquel nous devrions mettre en action toutes nos énergies ; il est en nous quelque chose de plus précieux que notre vie humaine, dont souvent nous avons fait fi, et c'est notre vie religieuse. Travaillons donc à son complet développement, ne nous laissons pas un seul instant de l'entretenir en nous à son plus haut degré. Puisse-t-elle être en nous toujours aussi intense que possible...

Telles sont, en quelques mots, les idées que M. le Directeur nous communiqua durant les réunions à la chapelle.

Et maintenant que me reste-t-il à vous dire, sinon de vous engager à ne pas oublier votre congrégation : son

souvenir sera toujours, pour nous autres congréganistes, un secours salutaire.

Quelques-uns d'entre vous vont quitter pour toujours la Villa St-Jean et vont être lancés dans une vie toute nouvelle pour eux. Ils y entreront, sans aucun doute, avec enthousiasme, forts de projets qu'ils ont formés et des rêves qu'ils songent à réaliser. Mais que leur réserve l'avenir ? Ils espèrent tous avoir une vie conforme à leurs aspirations de jeune homme, mais il se peut qu'une réalité cruelle détruise tous leurs desseins. C'est dans ces moments d'abattement qu'ils devront surtout se souvenir de leur congrégation, qu'ils devront se rappeler les combats qu'ils ont livrés au collège pour être vraiment des chrétiens afin de retremper le courage faiblissant. Si, au contraire, la chance leur sourit, si tous leurs projets s'accomplissent, qu'ils pensent donc au temps où ils s'efforçaient d'être bons. Qu'ils établissent la comparaison entre leur vie religieuse à ces différents instants de leur vie et qu'ils sachent en tirer une leçon, car nous sommes toujours susceptibles de perfectionnement même lorsqu'on fait bien.

Quant à ceux qui reviendront une année encore à la Villa St-Jean, je ne saurais trop leur recommander de prendre à cœur leur tâche de congréganiste. Ils se doivent à tous leurs camarades et à eux-mêmes selon les enseignements de M. le Directeur à la congrégation, qu'ils ne l'oublient point.

*Le Secrétaire : Marcel MIRONNEAU.*

**Congrégation de la division de « Seconde ».** — Cette année, la congrégation de la « Sapinière » se reforma rapidement ; les demandes d'admission affluèrent et la congrégation comptait, au début de l'année, une quarantaine de membres. C'était beaucoup ; une assemblée si nombreuse ne pouvait facilement trouver place dans la même salle. Aussi, M. le Directeur se vit obligé de la diviser en deux sections, sans que l'unité en soit rompue pour autant. M. le Directeur présida, dès lors, aux réunions des « Grands »

et les congréganistes de la division de Seconde se groupèrent sous la direction de M. l'abbé Guilluy.

Les congréganistes de Seconde ne perdirent rien à ce partage, car, en même temps qu'une intimité plus douce, il leur procura une vitalité plus grande.

On ne perdit pas de temps et, à la première réunion, on procéda à l'élection des membres du bureau. Furent élus :

MM Jehan DUFOUR, président.

Maurice BENOIT-GONIN, secrétaire.

Pierre BARDET, trésorier.

A partir de ce moment, on se réunit régulièrement tous les dimanches, alternativement, à la chapelle et au parloir.

Les réunions à la chapelle sont employées à réciter l'office de la Sainte Vierge, à prier la Mère de Dieu pour les différents besoins qui nous sollicitent, pour l'Eglise, la France, pour nos camarades et pour nous-mêmes enfin, afin qu'Elle bénisse notre apostolat et le rende fécond. Nos voix, tour à tour suppliantes et douces lorsqu'il s'agit d'implorer le secours de Marie, se font claires et vibrantes pour redire ses bienfaits et chanter ses louanges qui montent suaves et pures vers la Reine du ciel.

Après la récitation de l'office, notre Directeur prend la parole et attire notre attention sur une pratique de piété chrétienne ou sur un point de doctrine. C'est le moment des résolutions généreuses de piété et de travail.

Mais en dehors de ces réunions à la chapelle, nous en avons d'autres au parloir. Là, un de nos camarades nous expose une petite conférence qu'il a soigneusement préparée durant la semaine. Voici la liste des sujets traités :

« Le recrutement sacerdotal », — question qui ne manque pas d'intérêt après la guerre qui a fait subir au clergé des pertes si nombreuses, — par M. Jehan Dufour.

« Le Carême », court historique de cette pratique, par M. M. Benoît-Gonin.

« La dévotion à la Sainte Vierge », quelques raisons d'être de cette dévotion, par M. Pierre Bardet.

« Hors de l'Eglise point de salut », par M. Marcel Brazzola.

« La Piété », par M. François Beaudoin.

« Le Caractère », par M. André Marzloff.

« L'Amitié », par M. Lionel de Castellane.

Après la conférence, notre Directeur reprend tel ou tel point un peu obscur ou laissé plus ou moins dans l'ombre. D'autres fois, chaque congréganiste prend la parole à son tour et demande au conférencier des explications sur une idée un peu vague ou un mot qu'il n'a pas bien compris. Ce procédé a un double avantage : il oblige le conférencier à préparer son sujet avec soin et donne plus de vie à ces réunions, de sorte que tous les congréganistes profitent de ces petites causeries.

Voilà terminé ce court exposé de la vie extérieure de notre congrégation ; il resterait à en faire un autre, je veux dire celui du travail intérieur. Quel fut ce travail, celui de chaque congréganiste ? C'est là le secret de Dieu qui seul peut pénétrer jusqu'au plus intime des cœurs. Puissions-nous avoir réalisé, en partie au moins, notre idéal et n'avoir pas trop souvent failli à notre tâche !

Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à souhaiter bonne chance à nos successeurs de l'année prochaine. Puissent-ils continuer l'œuvre que nous avons commencée, aimer leur congrégation de Seconde, la rendre vivante et agissante et donner le bon exemple à la division des « Petits » de la « Sapinière » !

*Le secrétaire, Maurice BENOIT-GONIN.*

**Congrégation des Ormes.** — Le premier novembre, fête de la Toussaint, M. le sous-directeur réunissait les congréganistes du Pavillon des Ormes dans la classe de Première. Avant de procéder aux élections, il tint à nous présenter l'idéal du bon congréganiste, à la fois enfant de la Très Sainte Vierge, s'efforçant de la reproduire en lui par l'imitation de ses vertus, puis devenant son apôtre par l'exemple, la parole et surtout par l'accomplissement régulier et persévérant du devoir de chaque jour. M. l'abbé Beaumont

nous invita ensuite à choisir avec tout le soin possible nos dignitaires qui seront nos représentants et devront être nos modèles.

On procède alors aux élections et après dépouillement du scrutin, le bureau est constitué de la façon suivante :

Président : MM. Hubert D'YVOIRE.

Vice-président : Henri JÆGER.

Secrétaire : Henri BÉARD.

Trésorier : Fernand TRUFFAT.

Bibliothécaire : Robert MATHERN.

Le dimanche suivant eut lieu l'installation des dignitaires. Notre Directeur, commentant la parole des Actes des Apôtres : *Cor unum et anima una*, nous demanda avec instance de rester unis pour être forts et faire du bien. Puissent nos camarades, à la vue de tous les congréganistes ainsi unis de cœur et d'âme, s'écrier comme les païens à la vue des premiers chrétiens : « Voyez donc comme ils s'aiment ». Après cette courte allocution, chaque dignitaire vint réciter devant l'autel de Marie l'acte de consécration et recevoir des mains de notre Directeur l'insigne de sa nouvelle dignité. Dès ce moment, la congrégation des Ormes était constituée.

Elle a conservé toute l'année la physionomie qu'elle avait revêtu les années précédentes, marchant fidèlement dans la voie tracée par de sages traditions. Nous nous sommes réunis régulièrement chaque dimanche soit à la chapelle pour y réciter le petit office de l'Immaculée Conception et entendre une allocution de M. Beaumont, soit dans la classe de Première, pour une petite causerie faite par un camarade sur un sujet choisi, de concert avec notre Directeur. Voici les sujets traités dans le courant de cette année :

La première conférence fut faite par Henri Béard sur l'« Humilité », vertu dont Marie nous a donné l'exemple et qu'il importe de reproduire en nous. A l'imitation de notre Mère, fuyons l'orgueil, la vanité, l'amour-propre engendrant les poses, les attitudes méprisantes et dédaigneuses et finalement le mensonge dans nos paroles et nos actes.

Ce fut ensuite le tour d'Henri Jæger, qui nous parla

de la « Sainte Communion ». Le congréganiste doit souvent s'approcher de la sainte Table et entraîner, par son exemple, ses camarades à recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans leur cœur. Communions souvent, tous les jours si nous le pouvons, d'entente avec notre confesseur, mais, pour échapper à la routine, préparons nos communions, faisons de nos journées une préparation à ce grand acte.

Jehan de Castellane, nommé secrétaire dans le courant de janvier, nous parla du sujet si important de l'« Apostolat ». Gagner des âmes à Notre-Seigneur, des enfants à Marie en les faisant entrer dans la congrégation, c'est sauver son âme de l'égoïsme et, par la charité, l'élever à Dieu et à Marie.

Fernand Truffat, dans le sujet toujours si actuel de la « Piété », nous indiquait comment la piété doit être à la fois affective et effective. Ce second point nous valut des conseils pratiques sur la manière d'alimenter notre piété en suivant la Messe dans notre missel et en lisant, chaque jour, quelques passages de pieux livres pris à la bibliothèque de la congrégation.

Robert Mathern nous retraça ensuite la physionomie du vrai congréganiste et nous entretint de ses devoirs.

Puis, ce fut Bruno Gariel qui nous intéressa vivement par sa conférence sur l'« Idéal », conférence très délicatement écrite, bien documentée et lue avec émotion et vie.

Enfin, Albert de Rocquigny clôtura cette série de petites conférences par une causerie très bien placée à la veille des vacances, sur la « Distinction ». Être distingué non seulement dans sa tenue et ses manières, mais surtout dans ses idées, dans ses paroles, c'est bien le propre d'un bon congréganiste. Que cette distinction se traduise pendant les vacances et soit la marque de l'excellente éducation intellectuelle et morale reçue de nos maîtres dans notre cher collège. Il nous laissa comme mot d'ordre la parole du Père de Ravignan : « Soyons distingués ».

Nous souhaitons que les conférenciers un peu timides s'affranchissent le plus possible de leur manuscrit. La con-

férence gagnera en vie ce qu'elle perdra en élégance. Profitions de toutes les circonstances qui nous sont offertes pour vaincre une fausse timidité, prendre confiance en nous et préparer l'avenir : un catholique doit être toujours à même de prendre la parole en public pour défendre ses idées et sa foi.

Après chacune de ces conférences, notre Directeur résumait ce qui avait été exposé et en tirait quelques conseils pratiques pour nous.

Trois fêtes ont rompu la régularité mathématique de nos petites réunions. Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, les congréganistes réunis au parloir de l'École écoutaient les instructions, si bien appropriées à leur état, que leur donnait le R. P. Lebon, disciple aimant et dévoué du bon P. Chaminade restaurateur des congrégations de Marie au début du XIX<sup>me</sup> siècle, à Bordeaux. Les exhortations vibrantes partaient d'un cœur apostolique tout rempli de l'amour de Marie. Elles ont trouvé écho dans nos âmes d'enfant. Qu'il soit remercié du bien qu'il nous a fait.

Deux autres fêtes plus intimes ont été celles de la réception de nouveaux membres de la congrégation. A l'appel de notre Directeur, nous avons cherché dans nos divisions respectives, parmi les nouveaux surtout, quelques recrues à l'armée de Marie. Nos efforts ont été couronnés de succès et la famille de congrégation s'est accrue d'éléments excellents qui ont vite fait de prendre l'esprit de notre congrégation. La première de ces réunions eut lieu le dimanche qui précéda la fête de l'Immaculée Conception et fut présidée par M. l'abbé Verrier, supérieur du Séminaire. La seconde eut lieu le 2 février, fête de la Purification de Marie. Ce jour-là les congréganistes furent présentés par notre nouveau président Henri Béard, notre cher camarade Hubert d'Yvoire ayant dû quitter St-Jean pour raison de santé. Pour remplacer H. Béard comme secrétaire, Jehan de Castellane avait été choisi à la même élection, dès la rentrée de janvier.

Nous devons signaler aussi nos messes trimestrielles dans

la chapelle du Séminaire. Elles sont dites, autant que possible, un jour de fête de la Sainte Vierge. Cette année le 15 décembre, jour octave de l'Immaculée Conception, le 25 mars, jour de l'Annonciation et le 2 juillet, fête de la Visitation, nous avons pu nous grouper autour de Marie, communier ensemble et adresser à notre Mère nos hommages et nos prières.

Dans ses allocutions, M. l'abbé Beaumont, notre Directeur, nous a parlé de nos devoirs d'état, de la nécessité de bien en comprendre la grandeur, de les accomplir aussi exactement que possible en vue de nous donner le prestige intellectuel et moral voulu pour exercer un fécond apostolat... Avons-nous répondu à cet appel si fréquemment renouvelé ? Nous le voudrions. Il y a eu, sans doute, des négligences, dues à notre faiblesse. Pourtant nous sentons que nous avons fait du bien et cette pensée, avant de nous séparer pour aller en vacances, nous rend heureux. La congrégation a été une œuvre vivante, puisse-t-elle avoir contribué à mieux faire connaître, aimer et servir Marie, la douce Vierge à qui nous avons donné notre enfance à garder.

*Le secrétaire, Jehan DE CASTELLANE.*

**Congrégation de Gallia.** — Les survivants de la congrégation de l'année 1918-1919, réduits au nombre de huit, reprennent leurs réunions dès la fin de la retraite, le 2 novembre. Les demandes d'admission, des plus nombreuses, témoignent en faveur de la bonne réputation de ces petites réunions ; mais les *Anciens*, visant plutôt à la qualité, se montrent très sévères pour l'admission : quatre demandes seulement reçoivent un accueil favorable.

Ces douze premiers privilégiés procédèrent de suite à la constitution du *Bureau*. Furent élus :

MM. Paul DRESKO, président.

Marc REGOUT, vice-président.

Jean DE MISCAULT, secrétaire.

Alfred VOGEL, trésorier.

« Noblesse oblige ». C'est cette devise que notre directeur, M. l'abbé Frey, nous proposa pour stimuler nos efforts durant l'année scolaire. Puisque nous voulions nous adjoindre à l'élite des enfants de l'*Immaculée*, il fallait aussi nous en montrer dignes, c'est-à-dire entraîner nos camarades par le travail, la piété et la charité.

Tout nouveau, tout beau : nous nous mîmes à la tâche avec ardeur et enthousiasme. Mais il fallait tenir. Aussi pour resserrer les liens de notre mutuelle amitié et entretenir parmi nous l'émulation au bien, nous nous réunissions très régulièrement chaque dimanche à la chapelle des Sœurs. Nous avons appris à aimer l'intimité de ce petit oratoire où *Notre-Dame du Bon Conseil* présidait à nos pieuses assemblées. Au pied de son autel, toujours orné de fleurs, par les soins des plus zélés, nous déposons nos hommages et nous récitons avec ferveur ce petit office de l'*Immaculée Conception* si bien fait pour développer en nous la dévotion envers la *Très Sainte Vierge*, devoir de prédilection du vrai congréganiste. Pendant les premières réunions, on nous expliqua les beautés renfermées dans ces hymnes. Aussi, était-ce un plaisir pour nous de répéter ces belles louanges et ces ardentes supplications :

*O Mère des vivants, des anges, Reine aimée,  
Porte des Bienheureux, Etoile d'Israël,  
Plus terrible au démon que la plus forte armée,  
Défendez les chrétiens et guidez-les au ciel...*

ou encore :

*Salut, Vierge féconde et Mère immaculée,  
Dont le front resplendit, d'étoiles couronné,...*

Pour ne pas laisser refroidir ce premier zèle et pour tenir en haleine la bonne volonté de tous, les membres du Bureau organisèrent de petites réunions durant la semaine. On y prit des initiatives très utiles pour tirer le meilleur fruit de nos réunions du dimanche.

Chaque dimanche, le secrétaire relevait les notes faibles, indices de négligence. Il rappelait alors, parfois en termes très énergiques, à ceux qui l'avaient oublié, le mot d'ordre : « Noblesse oblige ». Aux réunions plus importantes, le Président lisait un Rapport sur la marche de la congrégation.

Les congréganistes des « Ormes » avaient un insigne que la plupart d'entre eux portaient les dimanches et les jours de fête. N'étions-nous pas dignes, nous aussi, de porter la livrée de l'*Immaculée* ? Les difficultés furent vite aplanies. Après discussion, le Bureau s'arrêta à la médaille miraculeuse avec flot blanc. Cette décision fut accueillie par les autres avec un visible enthousiasme. Ce fut une belle petite fête de famille, celle où, pour la première fois, il nous a été donné de nous réunir à la chapelle du Séminaire, d'y présenter à notre Mère du ciel nos promesses et d'y recevoir officiellement nos titres soit d'aspirants, soit de probanistes. M. l'abbé Verrier, supérieur du Séminaire, dans une émouvante allocution, nous parla de la dignité des enfants de Marie et de la portée de nos engagements. Il reçut nos vœux et nous attacha le bel insigne *A Marie pour toujours*. Rien ne manqua à la touchante cérémonie : ni lumières, ni fleurs, ni cantiques. Elle se renouvela, du reste, chaque trimestre pour ceux qui étaient jugés dignes d'avancer dans les grades ; huit membres eurent l'insigne bonheur de faire leur acte de consécration à Marie et reçurent le titre tant désiré de congréganistes.

Une louable initiative fut celle des communions réparatrices. « La prière des tout petits est toute-puissante auprès de Dieu. » Pourquoi n'aurions-nous pas profité de ce moyen par excellence qu'est la communion pour demander pardon à Dieu pour les péchés commis par les congréganistes et par nos autres camarades ? Grâce à Dieu, cette communion fut en honneur à la congrégation de « Gallia » : surtout chez quelques-uns.

Pour aimer la Sainte Vierge, il faut aussi la connaître. L'idée de petites conférences à faire le jeudi en classe de VI<sup>me</sup> n'était pas pour déplaire. On se mit à l'œuvre dès

le second trimestre, et, tour à tour, MM. P. Dresco, J. de Miscault et G. Picard y firent l'exposé de l'une ou l'autre des apparitions de Notre-Dame de Lourdes.

Enfin, à l'occasion de la canonisation de Jeanne d'Arc, notre Directeur nous fit une petite conférence, accompagnée de projections, sur la vie de l'héroïne. Peu de temps après, nous étions favorisés d'une nouvelle séance de projections sur les catacombes et nous avons constaté avec joie que la Sainte Vierge devait être un grand soutien pour ces premiers chrétiens.

Ces petites réunions intimes comptent, pour nous, parmi les moments les plus heureux de l'année. Un seul événement fâcheux y est venu porter une ombre : c'est la maladie de notre vice-président et de M. Vielle. Nous les avons bien recommandés à notre puissante Protectrice et ils nous sont revenus tous deux pleins de santé après une heureuse opération. Merci à Marie. Grâce à ces réunions, nous avons appris à connaître davantage la Très Sainte Vierge, à la prier plus souvent, à la mieux aimer.

Ce sera pour toute notre vie.

*Le secrétaire, Jean DE MISCAULT.*



## CERCLE D'ÉTUDES SOCIALES

ANNÉE 1919-1920

En 1873, Alexandre Dumas écrivait dans la préface de la *Femme de Claude*, s'adressant au jeune homme de son temps : « Prends garde, tu traverses des temps difficiles. Tu viens de payer cher — et elles ne sont même pas encore toutes payées — tes fautes d'autrefois.

Il ne s'agit pas d'être spirituel, léger, libertin, railleur, sceptique et folâtre ; en voilà assez pour quelque temps au moins. Dieu, la nature, le travail, l'amour, l'enfant, tout cela est sérieux, très sérieux et se dresse devant toi. Il faut que tout cela vive, ou que tu meures. »

Il me semble que ces paroles de Dumas aux jeunes gens de son époque, qui entraient dans la vie après la douloureuse guerre de 1870, peuvent bien s'appliquer à nous autres, les jeunes d'aujourd'hui.

Nous aussi nous entrons dans la lutte, au lendemain d'un cataclysme — et combien plus violent que celui de 1870 —. Nous aussi nous traversons des temps difficiles.

Certes, il ne s'agit pas d'être spirituel, léger, libertin, railleur, sceptique et folâtre ; il est sur terre des choses infiniment sérieuses, qu'il faut comprendre, qu'il faut aimer et dont il faut vivre.

D'autres que nous se sont amusés, insouciantes et rieurs, sans voir où ils menaient la France ; et la guerre que nous

venons de traverser a été — je ne dis pas l'expiation — mais la dernière conséquence logique de leurs fautes passées.

Encore, si la guerre n'avait duré que quelques mois, eût-elle été bienfaisante, mais, hélas ! la victoire que nous appelions, pleins d'amour et d'espoir, n'est venue à nous qu'à regret, lentement.

Les hostilités, se prolongeant au delà de toutes les limites prévues, ont fait naître des jalousies, des rivalités, des haines intestines de jour en jour plus féroces. La lutte des classes est devenue plus ardente que jamais, au point que nous n'avons fait la paix extérieure que pour engager avec âpreté, contre un mouvement criminel venu des plaines sanglantes de la Russie, une lutte intérieure sans trêve ni merci et dont l'enjeu est l'existence même de la France...

C'est assez dire la gravité de la situation présente. Mais cette situation, bien qu'angoissante, n'est pas désespérée ; tant que l'homme ne se laisse pas décourager, rien n'est perdu.

Il faut agir au plus tôt, pour chasser de France les germes malsains qui menacent de s'y développer, pour unir toutes les classes en vue d'une collaboration intime, et pour faire régner dans le pays la paix intérieure qui assurera le travail et la prospérité.

Il est nécessaire de communiquer une vie nouvelle, une saine activité à notre patrie, et seuls les jeunes en sont capables. Certes, ils n'ont pas l'expérience, la pondération et la prudence des personnes âgées, mais ils ont l'entrain, le dévouement joyeux, la fougue et la sincérité qui enthousiasment les foules.

Hélas ! mille entraves paralysent l'action sociale du jeune homme au sortir du Collège.

Les programmes, prévus par la sollicitude de M. le Ministre de l'Instruction publique, l'ont chargé d'un écrasant fardeau de connaissances scientifiques, littéraires et philosophiques, d'un léger bagage de connaissances morales et religieuses et d'un minuscule et impondérable vernis de connaissances sociales.

Il se pourrait que cette formation fût excellente pour préparer les jeunes gens à mener la vie d'un Robinson misanthrope dans quelque île déserte ; mais elle semble détestable pour une personne qui est appelée à vivre au milieu des hommes et à exercer sur eux une profonde influence.

Le Cercle d'Etudes sociales a été fondé pour essayer de parer à cet inconvénient. Son but est de contribuer à former une élite de jeunes gens sérieux et actifs, épris d'amour pour la vérité, et capables d'entraîner les masses à leur suite.

Quelques conférences, s'échelonnant de semaine en semaine, c'est peu, pour nous initier à l'action sociale. Aussi le Cercle d'Etudes s'est-il reformé, cette année, dès que la chose a été possible.

Le 7 novembre, les anciens membres se réunissaient chez M. le Directeur qui, assisté de M. l'abbé Guilluy, fit procéder à l'admission des élèves de philo-math. et de Première, qui avaient posé leur candidature.

Le soir même se tenait, sous la présidence de M. le Directeur, la séance d'ouverture où le Cercle nommait son bureau.

Furent élus :

MM. P. THIRIAT, président.

P. MAILLAT, secrétaire.

G. CHERREY, trésorier.

P. GOICHOT, aide-trésorier.

Dès les premières séances, nous avons éprouvé ce plaisir délicat que l'on ressent lorsque l'on est tous en communion de sentiments, d'idées et d'aspirations.

Les réunions du Cercle d'Etudes sociales ont développé en nous ce que j'appellerai l'esprit d'association, qui nous permettra, plus tard, d'apporter notre concours à des œuvres sociales intéressantes, afin d'exercer notre influence et de faire triompher nos idées.

Tout au cours de l'année, les conférences de nos camarades nous ont renseignés d'une façon sérieuse sur quelques points de la question sociale.